

ANNÉE 1969

N° 221

THESE

Pour le

DOCTORAT EN MEDECINE

(Diplôme d'État) par

François VOLFF

NÉ LE 1 SEPTEMBRE 1942 à PARIS

Présentée et soutenue publiquement le..... 19...

GESTE SUICIDE
ET CONTROLE DES NAISSANCES
CONFRONTATION DE DEUX QUESTIONS
DE MÉDECINE LÉGALE ET DE LA
DOCTRINE ÉVANGÉLIQUE
PROTESTANTE

PRÉSIDENT M. LÉON DEROBERT, PROFESSEUR

ANNÉE 1969

N°

THESE

Pour le

DOCTORAT EN MEDECINE

(Diplôme d'État) par

François VOLFF

NÉ LE 1 SEPTEMBRE 1942 à PARIS

Présentée et soutenue publiquement le..... 19...

GESTE SUICIDE
ET CONTROLE DES NAISSANCES
CONFRONTATION DE DEUX QUESTIONS
DE MÉDECINE LÉGALE ET DE LA
DOCTRINE ÉVANGÉLIQUE
PROTESTANTE

PRÉSIDENT M. LÉON DEROBERT, PROFESSEUR



GESTE SUICIDE ET CONTROLE DES NAISSANCES
CONFRONTATION DE DEUX QUESTIONS DE MEDECINE LEGALE
ET DE LA DOCTRINE EVANGELIQUE PROTESTANTE .

S O M M A I R E .

<u>Avant-propos :</u>	p 1
Buts et méthodes :	p 2
Lieu et centre de la Parole de Dieu :	p 2
Possibilités et limites :	p 4
Démarche :	p 5

<u>Le Geste Suicide :</u>	p 7
Définitions :	p 7
Motifs de cette étude :	p 7
Plan :	p 8
La mort :	p 8
La vie :	p 10
L'au delà :	p 12
La Liberté :	p 16
Le suicide et la liberté :	p 19
La loi et le suicide :	p 19
La Foi et le suicide :	p 21
Les doctrines du suicide :	p 22
Les fonctions du suicide :	p 28
<u>Conclusions :</u>	p 35
<u>Le contrôle des naissances :</u>	p 36
Définitions :	p 36

Motifs de cette étude :	p 36
Ancienneté du problème :	p 37
Plan :	p 37
Le mariage :	p 37
l'enfant :	p 39
La loi et le contrôle des naissances :	p 41
La Foi et le contrôle des naissances :	p 42
Les moyens de contrôle des naissances :	p 56
Evangile, Société, contrôle des naissances :	p 56
<u>Conclusions :</u>	p 59
<u>Appendices et conclusions :</u>	p 60
<u>Bibliographie :</u>	p 63

A MES PARENTS, Grâce à vous, j'ai reçu l'évangile et j'ai étudié la médecine.

A JEAN ET JACQUELINE, Beaucoup de choses qui sont exprimées ici, c'est ensemble que nous en avons débattu, dans nos conversations de tous les jours.

A TOUS MES AMIS.

Au Professeur Léon DEROBERT,

qui nous fait le grand honneur de présider cette thèse

Qu'il soit ici, vivement remercié.

A MES MAITRES.

Au docteur CUCHE-ROUSSET Service de médecine de
l'Hôpital d'ARGENTAN.

Au docteur COAT, médecin-anesthésiste à
l'Hôpital de DREUX.

Au docteur MONNEGIER DU SORBIER, service de médecine de
l'Hôpital de DREUX.

Au docteur TEISSIER, maternité de l'hôpital de DREUX.

Au docteur TOSTIVINT, service de chirurgie,
de l'Hôpital de DREUX.

1er/3/ 1968.

PROFESSEURS HONORAIRES:

MM. Alajouanine (T), Bénard (H), Bernard (E), Binet (L), Bulliard (H), Cathala (J), Chabrol (E), Chailley-Bert (P), Cheymol (J), Coste (F), Debré (R), Dechaume (M), Gailliard (H), Gaudard d'Allaines (F de), Gennes (Lde), Giroud (A), Hazard (R), Heuyer (G), Lacomme (M), Lamy (M), Laroche (G), Lelong (M), Lévy (Mlle J.), Lévy-Solal (E), Lian (C), Maduro (R), Marchal (G), Mathieu (P), Monod (R), Moreau (R), Moulonguet (P), Pasteur Valléry-Radot, Petit-Dutaillis (D), Piédelièvre (R), Quénu (J), Renard (G), Senèque (J), Strohl (A), Tanon (L), Turpin (R), Verne (J).

DOYEN.....	Georges BROUET.
1er ASSESSEUR.....	{ Daniel BARGETON.
2ème ASSESSEUR.....	

A) CHAIRES DE SCIENCES FONDAMENTALES :

MM.

Anatomie	DELMAS (A)
-	HUARD (P)
à titre personnel	CABROL (Ch)
-	OLIVIER (G)
Anatomie et Cytologie pathologiques	DELARUE (J)
à titre personnel	NEZELOF (Ch)
-	ORCEL (L)
Biochimie médicale	JAYLE (M-F)
-	DESGREZ (P)
-	POLONOVSKI (J)
Chimie Pathologique	SCHAPIRA (G)
à titre personnel	CARTIER (P)
-	DREYFUS (J. Cl)
Biologie médicale (à titre personnel)	BOURLIERE (F)
-	HARTMANN (L)
Biophysique médicale	BUGNARD (L)
-	DJOURNO (A)

Biophysique médicale	DOGNON (A)
à titre personnel	KELLERSHOHN(L)
-	GOUGEROT (L)
-	ROUCAYROL(J. Cl)
Cancérologie expérimentale	MATHE (G)
Génétique fondamentale	LEJEUNE (J)
Histologie et Embryologie	COUJARD (R)
-	TUCHMANN- DUPLESSIS (H)
à titre personnel	RACADOT (J)
Microbiologie	FASQUELLE (R)
Bactériologie et Virologie	TOURNIER (P)
à titre personnel	BARBIER (P)
Parasitologie	LARIVIERE (M)
Pathologie expérimentale et comparée	MERKLEN (F.P)
à titre personnel	LOEPER (J)
Pharmacologie	BOISSIER (J.R)
-	LECHAT (P)
Physiologie	BARGETON (D)
-	MALMEJAC (J)
-	PARROT (J)
à titre personnel	DEJOURS (P)
Physiologie et biologie appliquée aux sports	SCHERRER (J)

B) CHAIRES DE SCIENCES CLINIQUES.

1° MEDECINE.

MM.

Biologie médicale
Histoire de la Médecine et de la Chirurgie
Hygiène et Médecine préventive
Médecine du Travail
Médecine légale, droit médical et déontologie
Pathologie exotique
Pathologie médicale

- -
- -
- -
- -

à titre personnel

- -
- -
- -
- -
- -
- -
- -
- -
- -
- -

FAUVERT (R)
COURY (Ch)
BOYER (J)
DESOILLE (H)
DEROBERT (L)
BRUMPT (L. C)
BUGE (A)
BRICAIRE (H)
CORNET (A)
HOUSSET (E)
LAROCHE (Cl)
AZERAD (E)
BOUR (H)
BROCARD (H)
CAROLI (J)
FACQUET (J)
LAMBLING (A)
LAUNAY (Cl)
PAYET (M)
PERRAULT (M)
SIGUIER (F)
WORMS (R)
BOUVIER (J)

Pathologie respiratoire
Pathologie et Thérapeutique générales
Thérapeutique
Thérapeutique appliquée

TURIAF (J)
MAURICE (P)
LAMOTTE (M)
MARCHE (J)

Chaires de Cliniques :

Clinique cardiologie (Boucicaut)
- - (Broussais)

LENEGRE (J)
SOULIE (P)

Clinique dermatologique (Saint-Louis)

DUPERRAT (F)

Clinique des maladies cutanées et syphilitiques
(Saint-Louis).

DEGOS (R)

Clinique endocrinologique (Pitié)

DECOURT (J)

Clinique des maladies infectieuses (Claude-Bernard) à titre personnel	MOLLARET (P) BASTIN (R)
Clinique des maladies mentales et de l'encéphale (Saint-Anne) à titre personnel (neuro-psychiatrie)	DELAY (J) PICHOT (P)
Clinique des maladies du système nerveux (Salpêtrière)	CASTAIGNE (P)
Clinique neurologique (Salpêtrière) à titre personnel	GARCIN (R) LHERMITTE (F)
Clinique de neuro-psychiatrie infantile (Salpêtrière)	MICHAUX (L)
Clinique des maladies du sang (Broussais) à titre personnel (hématologie)	BERNARD (J) ANDRE (R)
- - -	BOUSSER (J)
- - -	DREYFUS (B)
Cliniques médicales { Bicêtre Broussais Cochin Hôtel-Dieu Pitié Saint-Antoine - -	DEPARIS (M) MILLIEZ (P) PEQUINOT (H) BARIETY (M) DREYFUS (G) BOUDIN (G) CONTE (M) KOURILSKY (R)
Clinique médicale propédeutique (Broussais)	JUSTIN-BESANCON (L)
Clinique thérapeutique médicale (Saint-Antoine)	LEMAIRE (A)
Clinique et Séméiologie médicales (Antoine- Chantin)	DOMART (A)
Séméiologie médicale (Lariboisière)	BOUVRAIN (Y)
- - (Pitié)	RAMBERT (P)
- - (Rothschild)	WOLFROMM (R)
Clinique d'Hydrologie et de Climatologie (Bichat) à titre personnel	DEBRAY (Ch) GIBERTON (A)
Clinique médico -sociale du diabète sucré et des maladies métaboliques (Hôtel-Dieu)	DEROT (M)
Clinique néphrologique (Necker) à titre personnel	HAMBURGER (J) RICHET (G) CROSNIER (J)

	MM.
Clinique de Génétique médicale (Enfants-Malades)	ROYER (P)
Clinique des maladies des enfants (Enfants-Malades)	MOZZICONACCI (P)
Clinique médicale infantile et de pédiatrie sociale (Enfants-Malades)	MARIE (J)
Clinique de pédiatrie (Trousseau)	BRISSAUD (H)
à titre personnel	LESOBRE (R)
Clinique de pédiatrie et de puériculture , (Saint-Vincent-de-Paul)	THIEFFRY (S)
Hygiène et Clinique de la première enfance (Trousseau)	LAPLANE (R)
à titre personnel	POLONOVSKI (Cl)
Clinique de pneumo-phtisiologie (Laennec)	BROUET (G)
à titre personnel	KREIS (B)
- -	MEYER (A)
Clinique de rééducation motrice	GROSSIORD (A)
Electroradiologie	LEDOUX-LEBARD(M)
-	LEFEBVRE (J)
Radiologie médicale	DESGREZ (H)
à titre personnel	FISCHGOLD (H)
- -	TUBIANA (M)
- -	CHERIGIE (E)
Clinique de rhumatologie médicale et sociale (Cochin)	DELBARRE (F)
Clinique rhumatologique (Lariboisière)	SEZE (S de)
Clinique toxicologique (Fernand-Widal)	GAULTIER (M)

2) CHIRURGIE.

Anesthésiologie	VOURC'H (G)
Pathologie chirurgicale	LAURENCE (G)
- -	KUSS (R)
- -	N...
à titre personnel	RAMADIER (J)

	MM.
Physiologie et pathologie obstétricales	MORIN (P)
Technique chirurgicale et chirurgie expérimentale	MONSAINGEON (A)
<u>Chaires de Cliniques :</u>	
Clinique carcinologique (Gustave-Roussy)	DENOIX (P)
Clinique carcinologique chirurgicale (Necker)	REDON (H)
à titre personnel	BREHANT (J)
	LORTAT-JACOB (JL)
	BAUMANN (J)
	LEGER (L)
Cliniques chirurgicales	PATEL (J)
{ Beaujon	GOSSET (J)
{ -	SICARD (A)
{ Cochin	OLIVIER (Cl)
{ Hôtel-Dieu	
{ Saint-Antoine	
{ Salpêtrière	
{ Tenon	
Clinique thérapeutique chirurgicale (Vaugirard)	ROUX (M)
Séméiologie et clinique chirurgicales (Broussais)	POILLEUX (F)
- - - (Saint-Louis)	DEBEYRE (J)
Clinique chirurgicale orthopédique et traumatologique (Cochin)	MERLE d'AUBIGNE (R)
- - - -	
(Foch)	PADOVANI (P)
- - - -	
(Beaujon)	CAUCHOIX (J)
Clinique traumatologique et orthopédique (Raymond-Poincaré)	JUDET (R)
Clinique de chirurgie infantile et orthopédique (Enfants-Malades)	FEVRE (M)
à titre personnel	CHIGOT (P. I)
Clinique de chirurgie cardio-vasculaire (Broussais)	DUBOST (Ch)
Clinique de chirurgie thoracique (Laennec)	MATHEY (J)
à titre personnel	GAUDART D'ALLAINES (Cl de)
Clinique chirurgicale et gynécologique (Broca)	HUGUIER (J)
Clinique obstétricale (Baudelocque)	LEPAGE (F)
- - (Saint-Antoine)	MERGER (R)

	MM.
Clinique obstétricale et gynécologique (Port-Royal)	VARANGOT (J)
Clinique de neuro-chirurgie (Pitié)	DAVID (M)
à titre personnel	LEBEAU (J)
Clinique ophtalmologique (Cochin)	BREGEAT (P)
- - (Hôtel-Dieu)	OFFRET (G)
Clinique oto-rhino-laryngologique (Lariboisière)	AUBRY (M)
Clinique stomatologique (Salpêtrière)	CERNEA (P)
Clinique urologique (Cochin)	ABOULKER (P)
- - (Necker)	COUVELAIRE (R)

C) PROFESSEURS SANS CHAIRE.

Anatomie	GILLOT (Cl)
Anatomie pathologique	GOUYGOU (Ch)
Bactériologie	CHRISTOL (D)
Bactériologie	LE MINOR (L)
	{ CARTIER (P)
Biochimie médicale	{ GONNARD (P)
	{ NORDMANN (J)
Chirurgie	CERBONNET (G)
	{ BESSIS (M)
Hématologie	{ BILSKI-PASQUIER (G)
	{ BLANCHER (G)
Hygiène	{ CORRE-HURST (Mme L)
	{ CECCAL (P)
Médecine légale	{ HADENGUE (A)
	{ FOURNIER (E)
Médecine générale	AUSSANNAIRE (M)
Maladies infectieuses	DUPONT (V)
Neuro -psychiatrie	TARDIEU (G)
Pédiatrie	ROSSIER (A)
	{ COURSAGET (J)
Physique médicale	{ GREMY (F)
	{ PELLERIN (P)

MM.

Physiologie

{ DURAND (J)
GIRARD (Fr)
HUGELIN (A)

Stomatologie

CHAPUT (MmeA)

Pharmacologie

SCHMITT (H)

D) PROFESSEURS DETACHES DANS LES UNIVERSITES ETRANGERES.

Pathologie chirurgicale

RUDLER (J) Pr s.ch

E) PROFESSEURS ASSOCIES .

Hormonologie

MORICARD (R)

Statistique médicale et epidémiologie

SCHWARTZ (D)

Néphrologie

MAXWELL (M)

Secrétaire général de la Faculté

M. LENA (J)

Conseiller administratif

Melle CHAINTREUIL (G)

Conservateur en Chef de la Bibliothèque {

Conservateur du Musée d'Histoire de la {

Médecine .

M. le Docteur HAHN (A)

Conservateurs

Mme FORGET (F)

Mlles DUMAITRE (P), LAURENT (H)

LE NOIR (G)

Bibliothécaires

{ Mmes CONTE T (J)
Melles DUROZOY (M-F),
ROBERGE (D), LE QUANG LINH (G)
REUGE (M)

Par délibération en date du 9 Décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

ABREVIATIONS DES LIVRES BIBLIQUES.

Ancien Testament.

Ab	Abdias	Jr	Jérémie.
Ag	Aggée	Lm	Lamentations.
Am	Amos	Lv	Lévétique.
1Ch	1er livre des chroniques.	Mi	Michée.
2Ch	2ème livre des chroniques.	MI	Malachie.
Ct	Cantique des cantiques.	Na	Nahum.
Dn	Daniel	Nb	Nombres.
Dt	Deutéronome.	Ne	Néhémie.
Es	Esaïe.	Os	Osée.
Esd	Esdras	Pr	Proverbes.
Est	Esther.	Ps	Psaumes.
Ex	Exode.	Qo	Ecclésiaste(Qohélet).
Ez	Ezéchiél.	1R	1er livre des rois.
Gn	Genèse.	2R	2e livre des rois.
Ha	Habaquq.	Rt	Ruth.
Jb	Job.	IS	1er livre de Samuel.
Jg	Livre des juges.	2S	2 e livre de Samuel.
Jl	Joël .	So	Sophonie.
Jon	Jonas.	Za	Zacharie.
Jos	Livre de Josué.		

Livres deutérocanoniques ou apocryphes.

Ba	Baruch.	Sg	Sagesse.
Jdt	Judith.	Si	Ecclésiastique (Siracide).
1 M	1er livre des Maccabées.	Tb	Tobie.
2 M	2 e livre des Maccabées.		

Nouveau Testament.

Ac	Acte des Apôtres.	Lc	Evangile de Luc.
Ap	Apocalypse.	Mc	Evangile de Marc.
1Co	1er épître aux Corinthiens.	Mt	Evangile de Mathieu.
2Co	2 e épître aux Corinthiens.	1 P	1er épître de Pierre.
Col	Epître aux Colossiens.	2 P	2 e épître de Pierre.
Ep	Epître aux Ephésiens .	Ph	Epître aux Philippiens.
Ga	Epître aux Galates.	Phm	Epître à Philémon.
He	Epître aux Hébreux.	Rm	Epître aux Romains.
Jc	Epître de Jacques.	1Th	1er Epître aux Thessaloniens.
Jn	Evangile de Jean.	2Th	2 e Epître aux Thessaloniens.
1Jn	1er Epître de Jean.	1Tm	1er Epître à Timothée.
2Jn	2 e Epître de Jean.	2Tm	2 e Epître à Timothée.
3Jn	3 e Epître de Jean .	Tt	Epître à Tite.
Jude	Epître de Jude.		

AVANT - PROPOS .

Nous voulons d'abord remercier l'inspecteur ecclésiastique Albert Greiner, qui a bien voulu nous conseiller et relire notre texte. Certaines de ses remarques ont été mises en note avec les initiales A.G. Nous remercions également le professeur Marc Lods, doyen de la faculté de Théologie protestante de Paris, qui nous a répondu de façon très complète et très claire sur une question relative aux pères de l'Eglise, le pasteur René-Jacques Lovy, qui nous a donné des conseils fort utiles, le professeur Théobald Süss, qui nous a orienté dans notre recherche de textes de Martin Luther, et enfin le pasteur Michel Viot, auteur d'une thèse sur la prédestination, qui nous a signalé ce qui, dans notre passage sur la liberté, nous écartait de la doctrine luthérienne classique (l'affirmation que Dieu est responsable du Mal.)

Notre bibliographie principale est la Bible, Nous avons utilisé La Bible de Jérusalem, sauf pour l'épître aux Romains, pour laquelle il existe une traduction œcuménique (T.O.B.) Certaines citations sont tirées de la traduction Segond (T.S.).

Les abréviations des livres de la Bible sont celles que se propose d'adopter l'équipe de la T.O.B.

Pour Martin Luther, nous avons surtout utilisé la traduction française des œuvres choisies, en dix tomes, éditée par Labor et Fides. Les citations sont suivies des lettres OE, avec, en chiffres romains, le numéro du tome et enfin les numéros des pages du tome

BUTS ET METHODE.

L'expression "Doctrine évangélique" peut facilement être prise à contre-sens. Quand on entend parler de doctrine, on se représente toute une série de dogmes indiquant à l'avance et pour tous les cas ce qu'il faut penser, dire et faire chaque fois qu'un problème se pose: avortement provoqué, suicide, euthanasie.

Or, il n'y a pas de doctrine, ni même de dogmes évangéliques qui répondent à une telle conception. Les dogmes présentés par les églises de la Réforme sont plus des confessions de foi que des règles de pensée ou de conduite. Ils peuvent et doivent sans cesse être remis en question, non pas tellement à cause des nécessités du temps, mais à cause, et à la lumière, de la Parole de Dieu qui ne saurait être liée par la parole humaine des théologiens et des fondateurs d'églises. Si l'on devait s'en convaincre, il suffirait de se rappeler qu'il y a des époques où Dieu ne parle pas. Telle vérité qui fut cachée à des théologiens aveugles pourra devenir évidente aux yeux d'une autre génération.

Si un certain nombre de dogmes varie des églises Réformées aux églises Luthériennes, par exemple, elles mêmes divisées en un grand nombre de tendances, une doctrine reste commune, et c'est l'essentielle doctrine de la Parole de Dieu.

LIEU ET CENTRE DE LA PAROLE DE DIEU.

La Parole de Dieu se trouve dans la Bible. Ce livre a été écrit par des hommes qui ont en commun ceci : " Ils ont été, non pas d'eux-mêmes, mais en vertu du Dieu qui agit et parle, choisis et mis à part pour voir les actions qu'il a accomplies et entendre la Parole qu'il a prononcée à leur époque; tels, ils ont été appelés et autorisés à parler de ce qu'ils ont vu et entendu... Chacun pour sa part, dans le cadre de son époque, de sa culture et de son langage, ils ont fait entendre viva voce la Parole prononcée par Yahvé dans l'histoire d'Israël. "(Karl Barth, Introduction à la théologie évangélique, pp 25, 26. La dernière phrase concerne les prophètes de l'Ancien Testament.)

Nous considérerons le texte de la Bible comme acquis. Nous passerons donc sur le problème de la formation du canon 1), de celle des textes eux-mêmes 2), de la valeur des manuscrits ayant servi à établir nos traductions, tout en sachant que, là aussi, des changements peuvent se produire 3).

1) En utilisant le canon hébreu ou protestant, c'est-à-dire en rejetant les livres deutéro-canoniques. ou apocryphes (voir note sur les abréviations.

2) Problème de la conformité des paroles attribuées au Christ. par exemple, dans les évangiles.

3) Sur ces questions, voir : O. Cullmann, Le Nouveau Testament
E. Jacob, L'Ancien Testament.

Peut-on savoir où commence la Parole de Dieu et où finit la parole humaine, et dans quelle mesure les auteurs de la Bible étaient inspirés par l'Esprit ? Ezéchiel dit bien de certains prophètes : Ils ont des visions vaines, un présage mensonger, et ils disent : "Oracle de Yahvé " sans que Yahvé les ait envoyés ("Ez 13, 6) Mais il se trouve qu'à une époque et dans un pays donnés, les hommes ont eu directement accès à cette Parole de Dieu. En Jésus de Nazareth, Dieu vient lui-même les enseigner. Non seulement il n'a cessé de se révéler en intervenant de façon concrète dans l'histoire d'Israël, mais encore il entre comme un être humain dans l'histoire du monde pour la bouleverser de fond en comble ! Le Verbe (Logos) s'est fait chair (sarx) et il a demeuré parmi nous. " (Jn 1, 14).

Le Christ est donc placé au centre de la Bible. Toutes les paroles inspirées par l'Esprit de Dieu convergent vers ce centre. Ce qui n'est pas en harmonie avec la personne du Christ peut être considéré comme parole humaine. Quant à cette personne du Christ, elle ne peut être connue en dehors d'une rencontre personnelle et de sa mainmise sur l'individu, c'est-à-dire de l'expérience de la Foi. 1)

C'est dans le désir de séparer d'avantage le contenu évangélique de sa gangue de phrases et de conceptions humaines que Bultmann annonce la nécessité de démythologiser le message chrétien :

"L'idée de Bultmann est que l'ensemble de la révélation chrétienne nous est donné dans un cadre cosmologique, qu'à l'heure actuelle nous ne pouvons considérer que comme mythique. Il ne constitue pas du tout un cadre détachable du message chrétien, car les notions centrales de la dogmatique et de la prédication : l'idée d'un être divin préexistant, venant sur la terre, dépouillant les puissances démoniaques de leur prestige, descendant aux enfers, remontant au ciel où il siège à la droite de Dieu, en attendant de revenir en gloire à la fin des temps, sont intimement liés à une cosmologie de type ptoléméen." (Roger Mehl, la théologie protestante. pp 56-57).

1) " Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. "
(Ga 2, 20 T.S.)

Il faut donc réinterpréter toute l'Ecriture pour traduire le message que, dans un langage mythique, d'ailleurs nécessaire, elle veut communiquer aux hommes d'aujourd'hui.

Si Bultmann est allé trop loin dans son entreprise, en qualifiant de mythes des événements incompréhensibles pour notre raison (surnaturels), il a du moins réaffirmé, avec force et originalité, le caractère central de la personne de Jésus. Sa conclusion reste : Le Christ comme seul Sauveur et la grâce comme seul moyen de salut. Comme le souligne Roger Mehl, "l'école Bultmannienne aura été une crise salutaire, qui ne permettra plus aux théologiens de professer un naïf objectivisme, qui aura rendu attentif au fait qu'en dehors de la décision de la foi, de la rencontre actuelle avec le Christ, la théologie biblique n'est plus autre chose qu'un rameau de l'histoire des religions." (Op. cit. p60.)

POSSIBILITES ET LIMITES . Disposant de la Parole de Dieu, ou plutôt étant mis à sa disposition, l'homme est maintenant placé au coeur d'un grand nombre de questions comme celles que nous voudrions examiner dans cette thèse.

En aucun cas, sa conscience ne saurait accepter d'autres directives que celles de l'Esprit Saint. Il peut certes se tromper, car nul ne saurait affirmer qu'il est actuellement habité et possédé par cette puissance 1). Mais ceci n'interdit pas de rejeter d'emblée tout dogme ou tout slogan établis au nom d'un Dieu fait de mains d'homme (même s'il s'appelle Justice ou Morale), afin de pouvoir laisser la place nette à la Parole qui se manifesterait, non pas sur un signe de notre part et pour pallier, tel un Deus ex machina, à notre indigence intellectuelle, mais lorsque Dieu le voudra et le jugera bon.

Ainsi se présente l'homme nouveau de l'évangile : il est entièrement libéré des lois imposées par les multiples faux-Dieux. Mais il s'est rendu librement esclave de La Parole qu'il peut librement rejeter 2) . S'il adopte cette seconde solution il retombe dans l'esclavage du péché, de la maladie et de la mort. C'est pour illustrer cette périlleuse liberté que Jésus conseille à ses auditeurs de se mutiler. Cet acte libre autant qu'aberrant est en effet moins néfaste (" plus avantageux ") que cet autre acte libre et aberrant : le choix du mal . (Mt 5 , 29-30 et 18 , 8-9) Et l'apôtre Paul est encore plus direct : "Tout m'est permis, mais tout n'est pas profitable. " (1Co 6, 12 et 10 , 23).

1) On ne peut le savoir que par le fait que ce qu'on dit concorde avec la Parole de Dieu A.G. En particulier lorsqu'on affirme que Jésus est son Seigneur et Sauveur : 1 Co 12, 3

2) Librement envers et contre le monde. Il ne s'agit pas d'une liberté qui nous serait donnée de nous engendrer comme enfants de Dieu. (On ne choisit pas de naître.)

C'est ainsi que la morale (l'éthique) évangélique sera exercée dans la responsabilité, c'est-à-dire indépendamment de toute autre morale, de toute loi humaine et de tout dogme, parce qu'elle en est affranchie par la Parole de Dieu. Certes, le Christ ordonne : "Rendez, à César ce qui est à César. "

(Mt 22, 21 - Mc 12, 17 - Lc 20,25) 1) et Paul ordonne " Que tout homme soit soumis aux autorités qui exercent le pouvoir, "

(Rm 13, 1 T.O.B.) Cela signifie que les règlements établis pour maintenir l'ordre dans ce monde, livré pourtant au mal, ne doivent pas être déchirés et foulés aux pieds parce que séculiers. Ils doivent être observés tant qu'ils n'entrent pas en contradiction avec la Parole de Dieu. Si ce dernier cas se présentait, "il vaudrait mieux sacrifier biens, honneurs, corps et vie afin que la loi de Dieu demeure." (Martin Luther.)

DEMARCHE. Nous avons défini ce que nous entendions par "doctrine évangélique". Pour chacune des questions que nous aborderons, notre démarche sera la suivante :

1) Tel malade pose à son médecin un problème non pas tant diagnostique ou thérapeutique que moral. C'est un "cas de conscience".

2) Il ne pourra résoudre (véritablement) ce cas que s'il se met à l'écoute de la Parole de Dieu, non pas pour la consulter, mais pour en devenir l'instrument.

3) Il dispose pour cela de guides, qui sont les auteurs de la Bible et les théologiens. Leurs affirmations devront être confrontées à l'enseignement et à la personne du Christ. Les théologiens (ce mot est pris au sens large) ne doivent jamais perdre de vue cette personne et cet enseignement lorsqu'ils citent, en l'interprétant, un passage de l'Ecriture.

4) Sans fouler aux pieds, d'emblée et systématiquement, les lois ecclésiastiques, morales ou civiles (et en particulier le code de déontologie), il prendra, si besoin est, ses distances avec elles afin d'agir librement en fonction de ce que lui inspirera la Parole de Dieu. Il pourra aussi prendre ses distances avec la lettre de la Loi pour agir suivant son esprit.

1) Nous avons tendance à croire que cette citation signifie dans son contexte : "Rendez à Dieu ce qui est à Dieu, c'est-à-dire tout, et rendez à César ce qu'il vous donne et vous prend de force ." cf : "Mais moi je vous dis de ne pas résister au méchant."(Mt 5,39 sqq)

5) Mais il se souviendra avec modestie que nul ne peut prétendre être toujours possédé par l'Esprit Saint. Loin de se considérer comme investi d'une mission particulière, il se posera toujours la question : "Ne suis-je pas en dehors du Christ ?"

Nous pensons avoir défini le but de notre thèse. Il serait très intéressant de rapporter et de comparer tout ce qui a été dit à propos de ces questions : par les Pères de L'Eglise . par des théologiens de divers horizons et de diverses époques, par les conciles et les encycliques, par les philosophes, par les sectes. Ceci peut faire l'objet d'un autre travail. Notre objet, ici, n'est autre que celui de la théologie : Dieu et sa Parole. Nous nous proposons seulement de montrer comment cet objet peut se manifester dans la vie professionnelle de tout médecin.

LE GESTE SUICIDE .

DEFINITIONS : Schneider , étudiant la tentative de suicide , adopte une définition de Deshaies : Le suicide est l'acte de se tuer d'une manière habituellement consciente en prenant la mort comme moyen et comme fin. Nous conviendrons en outre que la tentative de suicide est le geste de se tuer qui n'aboutit pas à la mort. Le geste suicide est suivi ou non de mort. Le suicidant est celui qui accomplit un geste suicide. Le suicidé, celui qui est mort à la suite d'un suicide. Pour plus de clarté , on peut établir un petit tableau de comparaison avec le meurtre :

meurtre,	suicide.
tentative de meurtre,	tentative de suicide.
geste homicide,	geste suicide.
meurtrier, victime	suicidé .
agresseur	suicidant.

MOTIFS DE CETTE ETUDE. Bien que n'étant pas punissable par la loi française actuelle, le suicide figure au programme des conférences de la chaire de Médecine légale. Non seulement il est un diagnostic du meurtre, mais encore il est un problème de morale médicale pratique. Doit-on trafter un malade dont la volonté évidente exprimée par le geste suicide va à l'encontre du but recherché par le médecin ? Et dans quelle mesure la volonté évidente exprimée par le geste suicide correspond-elle à une aspiration profonde du suicidant ? Ces questions en soulèvent d'autres, sur la liberté, la vie et la mort, qui ne peuvent obtenir de réponse que théologique. (1)

Mais le geste suicide intéresse particulièrement le psychiatre . C'est à lui qu'on adresse le malade pour l'établissement d'un diagnostic : mélancolie, déséquilibre, délire, perversité, schizophrénie. Il fixe le pronostic, en particulier quant à la récurrence. Il prend en charge ou conseille la psychothérapie du sujet, même si celui-ci est déclaré "normal".

Il est aussi appelé à promouvoir une hygiène mentale individuelle et collective, cette dernière comptant dans ses bénéficiaires les candidats au suicide.

Or, on ne peut négliger le contenu religieux de la pensée des suicidants sous peine de se faire de celle-ci une idée fausse. C'est devant la mort que l'intérêt pour ces questions s'éveille le plus fréquemment, même chez les plus insouciantes. On peut dire que, s'il est vrai qu'on ne se tue pas pour ne plus exister, mais bien pour exister autrement "(Schneider), et si l'on désire comprendre pourquoi le sujet a choisi d'exister au-delà plutôt qu'en deçà de la mort, on doit admettre qu'il s'agit déjà ici d'une pensée religieuse et qu'un abord théologique du problème n'est pas à rejeter.

1) En effet, la solution philosophique n'existe pas. Il ne saurait y avoir, dans ce domaine, que des suppositions invérifiables. .

On peut donc ajouter que les conceptions théologiques, jointes à la conviction (la foi) sont aussi un facteur de facilitation ou d'inhibition du geste suicide. Enfin, une conception théologique nouvelle peut entraîner l'adhésion d'un individu au point d'inverser, en faveur de la vie, un processus psychologique morbide.

PLAN Nous commencerons ici par étudier et définir ce que sont, vis-à-vis de la doctrine évangélique, la mort, la vie, l'au delà . Puis nous chercherons dans quelle mesure l'homme est libre de se tuer lui-même, ce qui conduit à examiner au préalable le problème de la liberté en général.

Nous pourrons enfin commenter le cas de chaque type de suicidant.

LA MORT. Elle n'est pas préexistante à la création. Avant celle-ci, en effet, il n'y avait que Dieu. (Jn 1, 1).

La mort est donc un phénomène mondain, lié à la nature de ce qui n'est pas Dieu, et qui se manifeste chaque fois que la vie, attribut divin (Jn1, 4), se retire.

Or, cet état de choses n'est que transitoire. En effet, " la Création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu : livrée au pouvoir du néant-non de son propre gré, mais par l'autorité de celui qui l'y a livrée-, elle garde l'espérance, car elle sera aussi libérée de l'esclavage de la corruption pour avoir part à la liberté et à la gloire des enfants de Dieu. Nous le savons en effet : la création tout entière gémit maintenant encore dans les douleurs de l'enfantement." (Rm 8, 19 à 22)

Son état final sera atteint avec la suppression de la mort (Ap 20, 14).

Alors, " de mort, il n'y en aura plus ; de pleur, de cri et de peine, il n'y en aura plus, car l'ancien monde s'en est allé. " (Ap 21, 4)

L'auteur de la Genèse nous dit que, contemplant son Oeuvre, "Dieu vit que cela était bon." (Gn 1, 10) . Il n'ignore pourtant pas les imperfections actuelles. Il les ressent, au contraire (Gn 6, 6) 1).

S'il déclare bonne cette mise en route de sa création, c'est parce que l'aboutissement en sera bon et glorieux (Ap 21 et 22).

1) L'inspecteur Greiner nous a fait remarquer que "les deux affirmations ont trait, l'une à la situation avant la chute et l'autre à la situation après." Il n'est en effet pas inutile de faire une nette différence entre la nature "naturelle" de l'homme : bonne, et sa nature actuelle corrompue par la désobéissance à son Dieu.

Pour Dieu, au contraire, il n'y a pas de création "avant la chute", et "après la chute" . Toute sa création est bonne et son achèvement sera glorieux.

Tout ce qui est nommé, à l'usage de l'homme, bien ou mal, concourt à cet achèvement.

SIGNIFICATION DE LA MORT. L'homme, image de Dieu, (Gn 1, 27:5, 1:9, 6) est donc destiné au bien. Mais il ne peut réaliser ce bien et ressembler à Dieu que par une obéissance totale à sa volonté. Or, de tous temps, l'homme veut être son propre maître, son propre Dieu. Il veut décider lui-même de ce qui est bien et de ce qui est mal. La conséquence en est, non seulement la rupture avec le créateur, mais encore véritablement une marche à contre-courant, une fuite vers le néant, une rétrogradation par rapport à l'action du maître de l'Histoire qui "veut que tous les hommes soient sauvés" (1 Tm 2, 4).

L'auteur de la Genèse a su analyser, sous une forme dramatique, la nature et les conséquences de cette révolte qui se manifeste dès le premier homme, Adam.

Celui-ci, placé par Dieu dans un jardin, peut manger du fruit de tous les arbres sauf un : "l'arbre de la connaissance du bien et du mal" (Gn 2, 16 et 17).

Or, le serpent, qui est aussi une créature de Dieu (Gn 3, 1) et que Matthieu appellera "le tentateur" (Mt 4, 3), a très bien compris que "la connaissance du bien et du mal" est une prérogative divine. C'est justement son argumentation : "Vous serez comme des dieux, qui connaissent le bien et le mal". Une telle éventualité entraîne l'adhésion immédiate de l'homme. Il choisit le péché. (1)

Le créateur énoncera alors trois oracles :

L'homme sera le premier à souffrir du mal auquel il s'est soumis et à souhaiter sa disparition (Gn 3, 14-15)
Il est dorénavant "esclave du péché" (Jn 8, 34).

La femme sera soumise au bon vouloir de l'homme et souffrira de sa fécondité. (Gn 3, 16).

L'homme devra lutter pour vivre, jusqu'à l'exécution finale, "jusqu'à ce que tu retournes au sol, puisque tu en fus tiré. Car tu es glaise et tu retourneras à la glaise." (Gn 3, 17-19).

Le récit biblique de la chute nous enseigne donc, d'une part, que le péché, la souffrance et la mort ne sont qu'une seule et même chose, que le Nouveau Testament appelle "asthénie" (2), et que les églises de langue française préfèrent appeler "le Mal" (traduction oecuménique du Notre-Père), d'autre part, que la pathologie et la mort, ne sont pas simplement des phénomènes biologiques, mais théologiques, en ce sens qu'ils doivent être considérés comme des signes de la séparation d'avec Dieu.

1) C'est ce choix du péché qu'on appelle "péché originel" car il est à l'origine de tous les autres.

2) Roger Mehl. Notre vie et notre mort. S.C.E.

C'est pourquoi ils sont ressentis comme extrêmement tragiques par les Israelites, puis par les Chrétiens.

Ainsi, lors de la mort de son père Jacob, "son fils Joseph mena grand deuil en Egypte, et un bien plus grand encore lorsqu'il dut l'enterrer" (1)(Martin Luther). Lorsque David apprit la mort de Saül et de Jonathan, il "saisit ses vêtements et les déchira... Ils se lamentèrent, pleurèrent, jeunèrent jusqu'au soir" (2 S 1, 11 et 12).

Dans le livre de Job, la mort est qualifiée de "Roi des frayeurs" (Jb 18 ; 14).

Jésus, Fils de Dieu, n'a pas une attitude différente : Alors qu'il va ressusciter Lazare, il pleure devant son tombeau (Jn 11, 35) Alors qu'il a prédit qu'il mourra crucifié (Mt 20, 18 et 19) il prie le Père de le sauver de la Croix (Mt 26 , 36 à 42). Au moment d'expirer, il a cette parole pour Dieu : "Pourquoi m'as- tu abandonné" ? (Mt 27 , 46; Mc 15,34).

LA VIE. Si la mort est, pour l'homme, la réalisation de l'absence totale de Dieu, la vie est au contraire un signe de sa présence et de son action. C'est la vie même de Dieu qui anime tout être (Jnl, 4) C'est lui qui fait de l'homme un être vivant (Gn 2, 7) (Jb 33, 4.) En lui est la source de la vie (Ps 36, 10) et il en dispose (Jn 5, 26). Non seulement l'Eternel est l'auteur de toute l'histoire de la vie, mais encore celle-ci ne peut évoluer que par sa volonté soutenue :

"Tu caches ta face, ils s'épouvantent,

"Tu retires leur souffle, ils expirent,

"à leur poussière ils retournent.

"Tu envoies ton souffle, ils sont créés.

"Tu renouvelles la face de la terre. " (Ps 104, 29 et 30.)

LA VIE TEMPORELLE. Il en résulte que tout ce qui tend vers Dieu va dans le sens de la vie. C'est pourquoi les hommes de la Bible ont d'abord pensé que l'obéissance à la volonté de l'Eternel permettait d'atteindre un grand âge. Un des dix commandements est accompagné d'une promesse de longévité (Ex 20, 12). Abraham, serviteur fidèle, mourut "rassasié de jours" (Gn 25, 8). Au contraire, la maladie est causée par le péché. C'est ce que s'efforcent de démontrer, avec de plus en plus d'insistance, les interlocuteurs de Job: "Serait-ce à cause de ta piété qu'il te corrige et qu'il entre en jugement avec toi ? N'est-ce pas plutôt pour ta malice multiple, pour tes iniquités sans fin ?" (Jb 22, 4 et 5) Quant au méchant, son triomphe ne peut être que de courte durée (Ps 37, 35 et 36), ses années seront abrégées (Pr 10, 27) et son nom même est voué à la pourriture (Pr 10, 7).

1) Gn 50 , 1 S qq

Mais la réalité est différente. C'est ce que Job essaye de faire comprendre à ses amis :

"Mon pied s'est attaché à ses pas

"j'ai suivi sa route sans dévier

"J'ai observé à la lettre les commandements de ses
lèvres. "

(Jb 23, 11 et 12.)

Pour toute récompense, Job est affligé d'un "ulcère malin". Inversement, les méchants restent en vie, vieillissent et deviennent puissants. (Jb 21, 7).

Ces constatations n'entraînent pas une suppression de l'idée de rétribution, mais le report de celle-ci à un au-delà-de-la-mort.

Déjà, dans l'ancien Testament, la vision d'Ezéchiél annonce la résurrection (Ez 37), laquelle est décrite au livre de Daniel (Dnl 12, 2).

Mais elle n'est pas un article de foi obligatoire en Israël. Alors qu'elle est professée par les pharisiens, elle est rejetée par les saducéens.

LA VIE ETERNELLE. A partir du Christ, la notion de vie sera liée à celle de résurrection (Jn 11, 25) Car la vie terrestre n'est qu'un souffle (Jb 7, 7). Elle est courte et douloureuse (Jb 14, 1). C'est en fin de compte un néant (Ps 39, 6). De plus, la mort n'a pas de place dans l'état final de la création (Ap 21, 4) parce que l'homme n'a pas été fait pour elle (Ez 18, 32: " Je ne prends pas plaisir à la mort de qui que ce soit. ")

Or, nous avons vu que la mort est un signe du désaccord entre l'homme et Dieu, désaccord sur lequel les "fils d'Adam" sont incapables de revenir, car ils sont tous corrompus et pervertis (Ps 14). C'est donc Dieu qui fera le "premier pas" en supprimant, en préalable à la réconciliation 1, l'esclavage de la souffrance, de la mort et du péché, et en substituant à l'ancien homme (Adam) un homme nouveau (Jésus).

Parce que Jésus a expié ses péchés à sa place (Es 53, 4 et 5), l'homme est libéré de la culpabilité qui entretenait sa révolte. L'Apôtre Paul peut donc écrire : "Dieu nous a réconciliés avec lui par Christ." (2 Co 5, 18) Dès lors, la mort n'a plus de signification 2), et sera abolie. C'est ce que Dieu annonce déjà par la résurrection de son fils Jésus, "premier né d'entre les morts" (Ap 1, 5) et "prémices de ceux qui se sont endormis" (1 Co 15, 20).

Comme lors de la création, cette vie nouvelle, éternelle (aiônios Zôê) inaugurée par la résurrection est donnée gratuitement : " Le salaire du péché, c'est la mort, mais le don gratuit de Dieu, c'est la vie éternelle en Jésus-Christ. " (Rm 6, 23).

1) Réconciliation n'est pas juste ici. La réconciliation (par le pardon des péchés.) précède l'achèvement final ou il n'y aura plus souffrance ni mort. A.G.

2) Je dirais : elle n'a plus d'avenir, car elle a encore une signification : nous rapprocher définitivement de Dieu. A.G.

Il s'agit véritablement d'une nouvelle naissance (Jn 3,3) qui exige dès maintenant la mort du vieil homme (Rm 6,6), son ensevelissement par le baptême (Rm 6,4) et l'acceptation de l'homme nouveau, suscitée en nous par Jésus-Christ (Ga 2, 20) naissance nouvelle qui nous fait déjà vivre de la "vie éternelle" (Jn 3,36) mais qui ne sera définitivement acquise qu'avec la résurrection finale, quand "cet être corruptible aura revêtu l'incorruptibilité et que cet être mortel aura revêtu l'immortalité (1 Co 15,54).

L'AU - DELA La mort a donc une double signification :

-Elle est le signe et l'aboutissement de la séparation entre Dieu et l'homme.

-Mais (du point de vue eschatologique) elle n'existe plus, car elle n'entre pas dans l'ordre final de la création et les hommes sont déjà avertis de sa déchéance. Elle n'est donc plus (toujours du même point de vue) qu'un phénomène biologique transitoire dont l'homme est, en définitive, bénéficiaire (1 Co 3, 22).

Qu'y-a-t-il au-delà de ce phénomène biologique ? Pour ne pas glisser dans la métaphysique, nous étudierons d'abord les principales doctrines sur l'au-delà, en essayant de déterminer dans quelle mesure elles se réfèrent à la Parole de Dieu pour finalement évaluer l'importance qu'elles peuvent revêtir dans notre rencontre actuelle avec le Christ vivant.

DOCTRINES DE L'AU-DELA Elles sont, d'après le professeur Menoud, au nombre de trois :

- L'immortalité de l'âme et l'eschatologie idéaliste.
- La résurrection de la chair et l'eschatologie matérialiste.
- La résurrection de la personne et l'eschatologie réaliste.

L'IMMORTALITE DE L'AME. C'est une doctrine d'origine philosophique et grecque. Dans la pensée hellénistique, l'homme est formé de deux antagonistes. Le corps, matériel et périssable, d'une part, et l'âme, principe spirituel, immortel (psuchê athanatos), issu d'un monde supérieur et divin. Le corps (sôma) retient l'âme prisonnière. C'est la mort qui la délivrera et lui permettra de gagner le monde idéal. La mort de Socrate, racontée par Platon, est sublime. Mais ce n'est pas une mort, cette dernière est escamotée, c'est une libération. L'âme de Socrate est immortelle par nature et n'attend qu'une chose, être détachée du corps, ce qui est "le sens précis du mot "mort" (Phédon, 67, d).

Cette conception dualiste de l'homme influencera la pensée Juive qui lui était très étrangère à l'origine. Le livre deutérocanonique de la Sagesse, qui fut probablement écrit à Alexandrie au premier siècle avant Jésus-Christ (E Jacob), rapporte ces versets tout hellénistiques: "Car un corps corruptible appesantit l'âme et cette tente d'argile alourdit l'esprit aux mille pensées " (Sg 9, 15 et 16).

Les Pères de l'Eglise, s'autorisant de l'épisode biblique dans lequel Dieu ordonne aux Hébreux de dépouiller les Egyptiens (Ex 12, 35 et 36), reprendront à leur compte la pensée païenne au prix d'un admirable effort d'assimilation. C'est ainsi que la pensée néoplatonicienne de Plotin et de Proclus influenceront tout le moyen-Âge à travers l'œuvre de Saint-Augustin et du pseudo-Denys, ce qui ne signifie pas que ceux-ci soient les introducteurs de la doctrine platonicienne de l'âme dans la pensée chrétienne. La patristique étant pour nous terra incognita, nous avons posé cette question au doyen LODS, qui nous a répondu par la négative.

Il nous a signalé en outre que Grégoire de Nysse, autre introducteur, avec Denys, du néoplatonisme dans l'église orientale, ne peut pas, non plus, être incriminé. Nous avons pu constater que déjà, dans son traité de L'ÂME, Tertullien admettait, sans la discuter, l'immortalité de l'âme et sa séparation d'avec le corps, au moment de la mort, tout en rejetant l'idée socratique de sa permanence, et bien entendu, la metempsychose.

Lorsque Grégoire de Nysse attribue à une partie seulement de l'âme (vie intellectuelle, nous + vie spirituelle, pneuma) l'immortalité et l'incorruptibilité, qu'il dénie à sa partie déchue, (psuchê), il ne fait, en somme, qu'intellectualiser une croyance déjà établie, et que l'incapacité pour tout être humain de se représenter sa propre mort ou celle des siens, ne pouvait spontanément conduire à rejeter. Quoi qu'il en soit, la croyance à l'immortalité de l'âme coexistera désormais avec le message évangélique de la résurrection et, se confondant plus ou moins avec lui, finira par passer, aux yeux de beaucoup, pour caractéristique de la foi chrétienne.

LA RESURRECTION DE LA CHAIR. Pour les hommes de la Bible, l'être vivant forme un tout. La notion d'âme, au sens hébreux, est liée à celle de respiration. Le siège de l'âme, c'est à dire de la vie, est dans le sang (-Lv 17, 11 ; Dt 12, 23). Le mot âme désigne souvent l'homme dans sa totalité. Par exemple : "Nombreux ceux qui disent de mon âme" signifie : "Nombreux ceux qui disent de moi" (Ps 3, 3) C'est parce que la vie intéresse toute la personne qu'elle suppose la santé, la richesse et la considération. Etre malade, indigent, réprouvé, ce n'est pas vraiment vivre.

La survie après la mort est assurée par la descendance.

L'espérance, au temps des patriarches, c'est de donner naissance à de nombreux enfants et petits-enfants. Dieu promet à Agar de faire d'Ismaël "un grand peuple" (Gn 21, 18) et à Abraham de rendre sa postérité "aussi nombreuses que les étoiles du ciel et que le sable qui est sur le bord de la mer" (Gn 22, 17).

Le séjour des morts ou "Schéol" est la "région des ténèbres et de l'ombre épaisse où règnent l'obscurité et le désordre, où la clarté même ressemble à la nuit sombre" (Jb 10, 21 et 22). Les morts y sont oubliés même de Dieu, car le "schéol ne te loue pas, la Mort ne te célèbre pas, ceux qui choient dans le trou n'espèrent plus en ta fidélité" (Es 38, 18 et 19). Et l'Ecclésiaste écrit : "Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort. Les vivants savent au moins qu'ils mourront, et les morts ne savent rien, ils n'ont plus de salaire, puisque leur souvenir est oublié. Leurs amours, leurs haines, leurs jalousies, tout à déjà péri ; et ils n'ont plus jamais part à tout

ce qui se fait sous le soleil " (Qo 9 , 4-6).

Ainsi, de même qu'il a créé l'homme et qu'il lui a prêté la vie, Dieu ôte cette vie qui n'a jamais appartenu à la créature et qui retourne au créateur. Lorsque, par la suite, l'idée de rétribution amena à reporter à un au-delà une justice qui ne se manifestait pas toujours sur la terre, la seule espérance possible fût que Dieu, par un nouvel acte créateur, redonnât la vie aux morts, c'est à dire les ressuscitât.

L'espérance juive de la résurrection fût longtemps matérialiste. Il s'agissait d'un "retour à la vie présente, avec tous les problèmes que poserait un tel rapatriement" (Ph. Menoud). On se préoccupait de savoir dans quelles conditions ressusciteraient les morts : nus ou habillés, malades ou guéris. On se fondait sur le chapitre 37 du livre d'Ezechiel pour décrire la nouvelle ontogénèse (les os et les nerfs précéderont la peau et les muscles).

C'est dans ce contexte que Jésus se voit interrogé par les sadducéens qui lui soumettent le cas d'une femme ayant épousé successivement sept frères. Lequel sera son époux lors de la résurrection ? (Mc 12, 18 à 27). Ce n'est que vers le troisième siècle après Jésus-Christ que la croyance en la résurrection devint obligatoire, en même temps qu'elle perdit son caractère matérialiste.

LA RESURRECTION DE LA PERSONNE. Lorsque les églises chrétiennes confessent : "Je crois à la résurrection de la chair" (Symbole des Apôtres), il ne s'agit nullement d'un retour à la vie du monde d'à présent. On pourrait en effet raisonner ainsi : Si le mot chair désigne parfois la nature corporelle ("La parole a été faite chair " Jn 1, 14) " Christ a souffert dans la chair" (1 P 4, 1), il est souvent employé comme caractéristique de l'état temporel. C'est ainsi que St-Paul recommande aux esclaves : Obéissez à vos maîtres selon la chair" (Kata sarka kuriois, Ep 6, 5). Cet état charnel est opposé à l'ordre du Royaume de Dieu, (Jn 8, 15; 6, 63), avec lequel il n'est pas compatible (1 Co 15, 50) parce qu'il est lié à l'état de péché (Rm 7, 25-Ga 5, 19, sqq), à la mort (Rm 8, 13) et à la corruption (Ga 6, 8). Donc , "la résurrection de la chair et la vie éternelle" du symbole des Apôtres affirme sans ambiguïté que cette dernière n'est pas une prolongation sublimée de la vie actuelle, ou un retour charnel à celle-ci, mais qu'elle suppose une re-création "corps et âme" de toute la personne. Jésus-Christ "premier né des morts" apparaît corporellement après sa résurrection (Mt 28, Lc 24, 13 à 43 ; Jn 20, 19 à 28 et 21). Mais ce corps, que nous recevrons "au dernier jour"(Jn 6, 39, 40, 44), est dans l'ordre du Royaume de Dieu , incorruptible et immortel (1 Co 15, 54) car on sème un corps psychique (sôma psuchikon) ; il ressuscite un corps spirituel (sôma pneumatikon)"(1 Co 15, 44). Peut-on imaginer un au-delà de la mort qui soit en même temps un en-deçà de la résurrection ? Autrement dit, le temps qui va s'écouler entre un décès et le "dernier jour" sera-t-il vécu par le trépassé ? Il faut dire que le Nouveau Testament ne se préoccupe pas de cette question.

Marc Lods a rassemblé quatre textes qui pourraient s'y rapporter, à l'occasion d'une étude sur la communion des Saints (1). Nous pourrions les examiner et les commenter de manière différente, mais non illégitime.

a) Luc 16,22 à24. Le pauvre (Lazare) est recueilli "dans le sein d'Abraham". Ici, Jésus se sert, dans une des paraboles, d'une croyance juive qui divise le séjour des morts en deux chambres "dont l'une, pour les injustes, est une chambre de torture, alors que l'autre, le sein d'Abraham, est un lieu de paix." (J. J. von Allmen, article "mort" in "vocabulaire biblique"). Mais ce n'est pas le seul texte évangélique qui fasse sienne, dans un but didactique, une opinion courante (cf le texte, raillé par Voltaire, de Jean 12,24 : " Si le grain de blé ne meurt").

b) Apocalypse 6,9 à 11 . Les âmes (psuchas) des martyrs sont sous l'autel de Dieu et réclament vengeance. Si l'on ne veut pas interpréter à la lettre les prophéties de Jean, comme le font les sectes, il faut, à notre avis, conclure de cette vision, non pas que les martyrs sont en dialogue avec Dieu, mais que Celui-ci, malgré l'impatience des survivants à voir briller le Victory day -(O. Cullmann) qui marquera l'anéantissement de ce monde mauvais et l'instauration du Royaume , laisse encore les hommes mettre à mort ses serviteurs jusqu'au moment qu'il a fixé de toute éternité, et qu'il n'est au pouvoir de personne de hâter.

c) Apocalypse 14,13.

" Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur ; dès maintenant-oui, dit l'Esprit - qu'ils se reposent de leurs fatigues, car leurs œuvres les accompagnent." On ne peut se fonder sur un tel texte pour affirmer quoi que ce soit à propos d'une éventuelle survie entre la mort et la résurrection.

d) Philippiens 1,23 : "J'ai le désir de m'en aller et d'être avec le Christ."

Ici non plus, une survie n'est pas évidente, car on est en droit de penser que, s'il n'y a pas de vécu entre la mort et la résurrection du dernier jour, ces deux instants sont, pour le sujet, consécutifs. C'est aussi une des explications qu'on peut donner à la parole que le Christ adresse à son co-suppliqué : "Je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis " (Paradeisô , Luc 23, 43). Pour être complet, il faut mentionner le texte de II Maccabées 15, 12-16, où Judas voit, en songe, Onias et Jérémie en prière pour le peuple. Il a été souvent avancé pour étayer la notion de prière des morts en faveur des vivants. Nous avons précisé plus haut que ce livre n'était pas, pour nous , canonique . Enfin, nous n'avons pas parlé d'un au-delà : celui des damnés. Nous le ferons en étudiant la question de la liberté.

1) Marc Lods, Communion des Saints et prière des Saints.
Positions Luthériennes. Janvier 1967.

CONCLUSIONS. Rudolph Bultmann était allé jusqu'à nier l'historicité de la résurrection du Christ. Selon lui, cet évènement se situait dans la foi des premiers chrétiens et non dans la réalité mondaine, où le mythe qui en serait issu semble le placer. Nous croyons aussi qu'aucun évènement biblique ou historique ne saurait être compris en dehors d'une rencontre avec le Christ vivant et que son authentification résulte d'une intervention transcendante de Dieu dans notre intelligence. Mais nous ne pensons pas devoir rejeter les faits rapportés par leurs témoins, parce que le Christ est justement Dieu qui agit au milieu des hommes, dans un peuple donné et à un moment précis de l'histoire. Nous devons au moins nous rappeler qu'il nous faut vivre avec ce qui a été révélé aux intelligences limitées des hommes par une intelligence infinie et insondable. C'est pourquoi nous pensons devoir écarter toute spéculation sur le sort des morts avant la résurrection, comme appartenant à la métaphysique, étant située en dehors de l'interpellation et de la main-mise de Jésus-Christ sur nos existences, ce qui l'exclut du domaine de la doctrine évangélique.

LA LIBERTE. " Si Dieu , dans sa préscience, a prévu que Judas serait un traître, Judas devait nécessairement devenir un traître ; et il n'était pas en son pouvoir, ni au pouvoir d'aucune autre créature, qu'il en fût autrement ou que sa volonté fût modifiée. Il est vrai que Judas a agi volontairement, et non par l'effet d'une contrainte : mais cette volonté était l'œuvre de Dieu, qui la mettait en mouvement en vertu de sa toute-puissance, comme il peut toutes choses . Nul ne peut contredire à cette sentence : Dieu ne ment pas et ne trompe jamais (1). Ces mots ne sont ni obscurs ni ambigus, même si les savants docteurs de tous les siècles écoulés sont assez aveugles pour ne pas le reconnaître. Et tu auras beau subtiliser et tergiverser, toi et les autres serez quand même contraints d'avouer : Si Dieu ne se trompe jamais dans ses prévisions , il faut nécessairement que ce qu'il a prévu s'accomplisse : sans cela, qui pourrait croire à ses promesses ? Qui croirait à ses menaces , si elles ne s'accomplissaient pas nécessairement ? Comment Dieu pourrait-il promettre ou menacer, si sa préscience était faillible ou pouvait être entravée par notre volonté changeante ? Cette lumière éclatante de la vérité ferme la bouche à tous les contradicteurs, supprime toutes les questions et triomphe de toutes les vaines subtilités." (Martir Luther, Du serf-arbitre , OE V , PP 146 & 147). Cette longue citation affirme avec force un principe toujours vivant de la réforme : rien n'arrive dans le monde, mal ou bien, en dehors de la volonté de Dieu 2) Ce dogme fait-il écho à la prédication de la Parole ?

1) He 6, 18.

2) Voir en particulier l'article XIX de la confession d'Augsbourg :
" de l'origine du péché ".

L' Ancien Testament , dès le premier livre, montre l'absolue souveraineté de l'Eternel sur sa création, et en particulier sur l'histoire des hommes.

C'est ainsi que l'auteur de la Genèse nous présente l'homme encore innocent, c'est-à-dire soumis à son créateur (Gn2, 7 à 25) . Mais la révolte ne tarde pas. Elle est inspirée par le Serpent , qui est aussi une créature de Dieu (Gn 3, 1 sqq). C'est donc par la volonté de Celui-ci , créateur du serpent, dont il prévoyait le rôle néfaste, que l'homme est entré en révolte contre lui.

Dans le livre de Job, Satan se tient debout devant Dieu et converse avec lui. Il obtient successivement le droit de ruiner Job, puis celui d'attenter à sa santé . (Jb 1, 6 à 12 et 2, 1 à 6) .

Quant au pharaon persécuteur, l'Eternel promet "d'endurcir son cœur " -(Ex 4,21) et de le "faire s'obstiner" (à s'opposer à la volonté que Dieu a exprimée, c'est-à-dire la libération des israélites) afin de dévoiler sa toute-puissance, (Ex 7, 1-6 ; 10, 1,20,27 et 14,4 -8) .

Inversement , le prophète Balaam, payé par le roi de Moab pour maudire Israël, ne peut prononcer que des paroles de bénédiction (Nb 22 à 24).

Enfin, parmi tous les textes qui démontrent que " la voie des humains n'est pas en leur pouvoir. " (Jr 10, 23) et que " l'Eternel dirige les pas de l'homme " (Pr 20, 24), on peut retenir le chapitre 24 du deuxième livre de Samuel : Dieu ordonne à David de recenser Israël et Judas (II S 24,1). Or, il s'agit là d'un péché en châtiment duquel le roi doit choisir soit la famine, soit la guerre civile, soit la peste (24, 13) .

Nous trouvons des affirmations identiques dans le nouveau testament. L' Apôtre Paul examine le cas de Jacob et d'Esau et conclut : " ses enfants (à Rebecca) n'étaient pas encore nés et donc n'avaient fait ni bien ni mal que déjà-pour que se perpétue le dessein de Dieu, dessein qui procède par libre choix et ne dépend pas des œuvres mais de celui qui appelle- il lui fut dit : " l'aîné sera soumis au plus jeune " selon qu'il est écrit : " J'ai aimé Jacob et j'ai haï Esau " (Rm 9, 11 à 13 . T.O.B.) A propos du pharaon, il conclut : " il (Dieu) fait miséricorde à qui il veut et il endureit qui il veut. " (Rm 9, 18, T.O.B.)

Le Christ lui-même , à plusieurs reprises, enseigne l'absolue souveraineté de Dieu sur l'homme. Celui-ci ne peut rendre blanc ou noir un seul de ses cheveux (Mt 5, 36) ni se préserver de la damnation (Mt 10,28 ; Lc 12, 4 à 6) ni croire en Christ (Jn 6, 44 et 65)

"sinon par un don du Père ", ce qui scandalise d'ailleurs de nombreux disciples (Jn 6, 60-61 et 66). Au reste,c'est seulement à ceux qui ont été choisis qu'il est donné de comprendre les "mystères du Royaume de Dieu" (Mt, 13, 11 à 15 ; Mc 4, 10 à 12 ; Lc 8,9 -10).

La vie courante échappe pas à la règle. C'est ainsi que l'homme se sent libre d'abattre des passereaux, de fixer leur prix (1 as la paire) et de les vendre. Mais "pas un d'entre eux ne tombe au sol à l'insu de votre Père ! (Mt 10, 29).

Une doctrine aussi folle et aussi scandaleuse pour la raison humaine peut-elle subsister devant la personne de Jésus-Christ ? Oui, car c'est la même folie et le même scandale que représente la prédication du salut par la croix (Luther, citant 1 Co 1,23) : la mise à mort du Fils de l'Homme et sa résurrection nous réconcilient avec Dieu et nous font "hériter la vie éternelle" (Mat 19,29) (T.S.) Car "qui croit en lui (le fils de l'homme) n'est pas condamné" (Jn 3, 18). Nous sommes en effet libérés de la condamnation apportée par la loi, elle qui "est intervenue pour que prolifère la faute, mais là où le péché a proliféré, la grâce a surabondé " (Rm 5,20 T.O.B.).

Ainsi, lorsque l'homme commet le mal, il ne fait qu'obéir à une nécessité. Or, Dieu lui interdit de commettre ce mal et le condamne pour l'avoir commis. Mais en même temps, il lève la condamnation et donne sa grâce. Tout ceci, nous l'appelons "volonté de Dieu". De là vient l'apparente contradiction, car le terme "volonté de Dieu" recouvre deux aspects différents d'une même réalité. Nous avons d'une part la volonté immuable de Dieu. Elle fait partie de son essence. Nous ne pouvons donc en saisir que d'infimes aspects : ceux qui sont révélés dans les Ecritures. Ainsi, nous avons établi par elles que "Dieu, qui a tout créé seul, imprime seul le mouvement et l'action à toute chose en vertu de sa toute - puissance, que personne ne peut éviter ni modifier, mais à qui tous doivent nécessairement obéir, chacun dans la mesure des forces que Dieu lui a données ; et ainsi tout coopère avec Dieu , même les impies. " (Martin Luther, Du serf-arbitre, OE V p 190). De plus, nous avons cité des textes qui nous montrent quel est le but final de la création : Abolition du péché, de la souffrance et de la mort. Le monde actuel est l'ébauche grossière d'un monde à venir.

Nous savons enfin qu'il y a une damnation (Mt25,31 sqq ; Mc 16, 16 ; Jn 3, 18 ; Ap 20, II à 15), dont les auteurs de la Bible se font une image variable, mais qui n'est pas autre chose que l'incapacité, pour certains êtres de se réconcilier avec Dieu (Jn 3, 19). Un seul d'entre eux est d'ailleurs connu : Judas, " le fils de perdition " (Jn 17, 12). 1)

Nous avons d'autre part la volonté exprimée à l'homme et relative à lui. Pour répondre à sa vocation d'image de Dieu ", il doit acquiescer à la responsabilité.

Cette responsabilité lui est donnée par la loi, qui le place devant un choix : obéissance ou révolte, bénédiction ou malédiction, vie ou mort (Dt 30, 19) . Elle doit s'épanouir dans l'amour, autre attribut divin (Ps 103, 8). Celui-ci est enseigné par les prophètes, confirmé par la prédication du Christ et libéré de toute contrainte par son sacrifice. En effet, étant justifié gratuitement par une décision de Dieu (la grâce), il pourra vivre et œuvrer pour ses frères sans

1) Le texte de Jn 6, 70-71, faisant allusion à Judas, ne le désignerait pas comme un démon, suivant la traduction ordinaire, mais comme un dénonciateur (diabolos). (J. Hering, Article "Diable" in vocabulaire biblique, op cit.).

arrière-pensée d'indignité, de calcul ou d'inutilité. C'est donc par la grâce que l'homme est réellement libre .

LE SUICIDE ET LA LIBERTE. D'après ce qui vient d'être dit, le suicide, si volontaire puisse-t-il paraître, est un acte fatal, nous voulons dire décidé par Dieu de toute éternité. 1)

Lorsque Nietzsche présente comme une affirmation de la volonté, il oublie seulement que cette volonté ne jaillit pas ex nihilo mais fait partie de cet ensemble mouvant : la création, laquelle a été entièrement prévue et acceptée dès son origine par le créateur. Mais la liberté, pour être déterminée, n'en existe pas moins. Elle est un phénomène de la création. Elle est reconnue à l'homme qui est déclaré responsable, "car si Dieu a la préscience de notre vouloir, celui-ci sera celui-là même dont Dieu a la préscience, c'est-à-dire un vouloir, proprement un acte libre "(St Augustin, Du libre arbitre in Jolivet pl94).

C'est donc de ce point de vue humain, existentiel, qu'il faut examiner le problème de la liberté du geste suicide. Nous recherchons d'abord s'il existe, dans la volonté exprimée par Dieu à l'homme, un veto à l'acte d'auto-destruction. Puis nous passerons en revue les contraintes qui peuvent s'exercer de la part de l'environnement ou de la part du sujet sur sa psychologie de suicidant et dans quelle mesure il en est affranchi par la grâce.

LA LOI ET LE SUICIDE. On chercherait en vain dans toute la Bible un commandement interdisant explicitement le "meurtre de soi-même". Le "Tu ne tueras pas ."d'Exode 20, 13 et de Deutéronome 5, 17 ne saurait être avancé. Il ne faut que citer le verset du Lévitique 24, 21 : "Qui frappe un homme doit mourir."pour établir qu'il s'agit, du moins pour le Yavhiste, d'un ordre relatif. Au reste, son absolutité reparait lorsqu'on reprend le verbe hébreux, qui signifie "assassiner ". Ce commandement, Jésus en renforce et en étend la signification (Mt 5, 21 et 22) mais ne fait jamais allusion au suicide. Nous avons vu que, dans les temps les plus anciens, la vie terrestre est la seule qui soit envisagée. La mort est le " Roi des épouvantements ". C'est un châtiment que Dieu réserve aux impies, dont les jours sont théoriquement abrégés. Il n'est donc pas concevable que quelqu'un puisse se tuer. Lorsque celà se produit, comme pour Saül lorsqu'il est battu et blessé (1 S 31, 1 à 5), c'est le comble de la malédiction divine. Autre cas : Un conseiller de David, Ahitophel, le trahit en faveur du rebelle Absalom. Mais celui-ci refuse de suivre un de ses conseils. Désarmé, Ahitophel met ordre à sa maison et s'étrangle. (II S 17, 23).

En punition du "péché" qu'il commit en faisant ce qui déplaît à Yahvé, Zimri se laissa brûler avec le palais de Tirça (1 R 16, 18). Samson fait s'écrouler le temple de Dagôn sur lui-même et les philistins, mais il termine ainsi par une victoire éclatante, une humiliante et douloureuse captivité, en servant d'instrument, une

1) Et non la solution obligatoire que le destin présenterait aux hommes dans certaines situations inextricables.

dernière fois, à la puissance de Dieu. (Jg 16,22-31).

Job a des idées de suicide (Jb 7,15). Sa femme lui conseille :

"Maudis Dieu, et meurs (Jb 2,9). Nous y reviendrons.

Quant à Jonas, il est tellement ulcéré de ce que Dieu n'aît pas détruit Ninive qu'il lui demande la mort. Nouvelle demande après le dessèchement d'un ricin qui lui faisait de l'ombre. A chaque fois, la réponse est : "As-tu raison de te fâcher ? " (Jon 4).

Dans le Nouveau Testament, nous trouvons quatre textes.

1) Jésus dit : "Où je vais, vous ne pouvez venir." Les auditeurs se demandent : "Va-t-il se donner la mort ?". (Jn 8, 22).

2) Judas se pend après sa trahison -(Mt 27, 3 à 5). C'est son destin de démon (Jn 6, 70). Le reniement de Pierre, tout aussi grave, provoquera la repentance.

3) Dans la prison de la ville de Philippes, une force surnaturelle ouvre toutes les portes et fait tomber toutes les chaînes. Le geôlier pense que les prisonniers se sont évadés et veut se transpercer de son glaive. Paul l'en empêche : "Ne te fais aucun mal, car nous sommes tous là" (Ac 16,25-28).

4) Paul, songeant à un martyr éventuel, déclare : "J'ai le désir de m'en aller et d'être avec Christ, ce qui serait, et de beaucoup, bien préférable. "Mais il décide qu'il vivra, afin de continuer à annoncer l'évangile. (Ph 1, 21 sqq).

Dans les dix passages mentionnés, on ne trouve aucun blâme concernant le geste auto-agressif lui-même. Nous pensons donc que le geste suicide n'est pas un péché, à moins qu'il se présente comme le fait de tenter Dieu. (1)

Qu'est-ce que tenter Dieu ? St Matthieu nous montre Jésus dans un lieu insolite : le faite du temple de Jérusalem. Satan lui conseille de se précipiter dans le vide, afin d'obtenir de Dieu, son père, une intervention surnaturelle qui dissiperait tous les doutes. Le Christ répond par une citation du Deutéronome (6, 16) : " T u ne tenteras pas le Seigneur, ton Dieu. " (Mt 4, 5-7)

Martin Luther estime qu'un homme qui ne se nourrirait pas ou ne se soignerait pas avec des médicaments chercherait à contraindre le Tout -puissant à une intervention en sa faveur (Si l'on peut fuir devant la mort, OE V). Dans un autre ordre d'idées, celui qui, dans une espérance eschatologique, désire quitter cette "vallée de larmes" qu'est le temps présent pour "s'endormir dans le Seigneur", renonce à sa tâche d'évangélisation et donne, en quelque sorte, l'ordre à Dieu d'y pourvoir. On a vu que St Paul avait étudié cette question. Le dernier cas à examiner est celui des martyrs. Ce n'est pas une

1) L'argumentation selon laquelle, en me suicidant, je vole un serviteur à Dieu est, pour nous, parole humaine. Le meurtre est aussi un vol de ce genre. Mais Dieu nous précise, dans sa parole : "Tu ne tueras pas" Car Dieu, nous parle de façon évidente lorsqu'il veut nous enseigner. Il ne passe jamais par nos spéculations.

méditation sur l'histoire, comme le montre la simple lecture des quotidiens, qui sont pourtant loin d'être bien informés dans ce domaine.

On a pu voir, au fil des siècles, des personnes désirer la mort par le martyre et la rechercher volontairement, et nous ne citerons ici que l'exemple littéraire, mais non fictif de Polyeucte. Ce suicide religieux lance un double défi à Dieu : Il s'accompagne, d'une part, de l'idée que le seul fait de mourir "pour la foi" donne accès, à coup sûr, à la vie éternelle. Or, celle-ci est donnée gratuitement par la grâce (Rm 3,23 et 24) qui "descend d'en haut" (Jc 1,17 T.S.) et dont la foi en Jésus-christ est le signe (Jn 3,17). Le suicide par le martyre est donc une pression exercée sur la volonté de Dieu en vue d'un salut dont on est sûr seulement dans ces conditions. D'autre part, les disciples doivent s'offrir "en sacrifice vivant, sain et agréable à Dieu." (Rm 12,1 T.O.B.) car le sacrifice sanglant est refusé et doit laisser place à l'amour, la miséricorde et la connaissance de Dieu (Os 6, 6 ; Mt 9, 13).

C'est donc par sa vie que chacun rendra témoignage à la Parole, le martyre n'étant alors qu'un risque, ce risque ne devant, bien entendu, n'entraver ni l'ardeur, ni l'assurance du témoignage.

LA FOI ET LE SUICIDE . Quoi qu'il en soit, le suicide est, d'une façon plus atroce et plus révoltante que la mort naturelle, un signe de la séparation de l'homme Adam et de son créateur. Or, l'homme chrétien a déjà crucifié son Adam en lui (Rm 6,6) . Il n'a plus qu'à faire comme l'apôtre Paul : vivre pour annoncer l'évangile aux autres. Il est un "soldat de Jésus-Christ" (II Tim 2,3), armé et cuirassé de la puissance de Dieu (Ep 6, 10-17).. Comme les anciens hébreux, il est au service de l'Eternel des armées (Yahvé Sabaoth), service qui a toujours été comparé à une campagne de guerre. Cet état de belligérence perpétuelle contre les puissances du mal, qui ne laisse plus de place à des actes auto-agressifs, répond paradoxalement à un état de paix intérieure (Jn 14, 27 : 16,33) et même de béatitude (Mt 5,11) car toute chose est entre les mains de Dieu, et "tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu, qui sont appelés selon son destin" (Rm 8, 28 T.O.B.) Les paroles du "sermon sur la montagne" (Mt 5 à 7) en sont une illustration.¹⁾

En résumé, nous pouvons dire :

- Que le geste suicide n'est pas, en soi, un péché.
- Que le geste suicide n'a pas sa place dans l'ordre nouveau du Royaume de Dieu, inauguré par Christ et vécu dans l'évangile.

1) Voir aussi Rm 8, 31 à 39.

LES DOCTRINES DU SUICIDE .

Ces doctrines se sont emparées chacune d'un aspect du problème pour en expliquer l'ensemble en fonction d'un a-priori. Il est certain que si l'on peut prouver la relation supposée entre le suicide et les conditions socio-économiques, il suffira de changer la société pour diminuer le nombre des victimes. La théorie psychiatrique, en revanche, innocente la société. On pourrait de même évaluer les doctrines psychologique, psychanalytique, anatomo-pathologique. Ce sont de tels motifs, de tels a-priori quasi-théologiques ; que nous voulons rejeter ici, parce que nous les estimons erronés. Pour le reste "chacun de ces points de vue a sa valeur, mais aucune des doctrines que nous (Schneider) avons décrites ne peut expliquer à elle seule d'une manière satisfaisante la conduite suicidaire. Le grand défaut de leurs défenseurs est d'avoir ignoré les travaux des autres écoles ou de ne leur avoir pas accordé assez d'importance. Les raisons de ces oublis sont très souvent purement affectives et l'intensité passionnelle des plaidoyers le prouve." (Schneider, p57).

Nous pensons pouvoir harmoniser toutes ces opinions , une fois dépouillées de leur finalisme, en présentant le geste suicide comme le résultat d'une sommation de faits d'origines diverses mais qui tous, à un moment plus ou moins éloigné du passage à l'acte, se muent en phénomènes psychiques subjectifs pour aboutir à la décision de cet acte et à son exécution.

LA DOCTRINE PSYCHIATRIQUE. Elle ne peut être mise en doute. Pour Schneider, dont les statistique ont été soumises à l'analyse mathématique avant d'être interprétées, rares sont les gestes suicides qui se produisent endehors d'un terrain psychiatrique. Lorsqu'il considère les suicides dits "par bilan" des auteurs allemands, il constate que, pour les cas qu'il a rassemblés, ces candidats âgés ont, outre des motifs "rationnels", des troubles involutifs et artériosclérotiques, quand il ne s'agit pas déjà de démence.

S. Casabon, qui a également étudié la tentative, en soumettant elle-même ses cas au test chi carré de Pearson, trouve, parmi les facteurs significatifs, le terrain psychiatrique.

J. Saulnier admet que le suicidant soit, classiquement, un malade mental, mais il fait des réserves pour la jeune femme et l'adolescent. Il s'agit ici aussi de tentatives.

Sur leurs 328 cas de tentatives, H. Péquignot et F de Paillerets trouvent :

- 16 schizophrénies,
- 16 délires,
- 30 dépressions,
- 35 névroses,
- 38 mélancolies,
- 78 déséquilibres.

Le fait que le geste suicide survienne sur terrain psychiatrique ou non n'enlève rien à la puissance de motifs, conscients ou non, qui le déterminent, même si ceux-ci sont d'origine morbide. Schneider admet que les patients " les mettent en avant, comme d'autres sujets invoquent des déceptions ou des abandons affectifs." Il observe que " le mélancolique ne se tue pas parce qu'il est mélancolique, mais parce qu'il croit qu'il a mal agi. " Dans un cas qu'il rapporte (N°110) "Une patiente est depuis plusieurs mois, en 1937, la victime des francs-maçons et d'autres persécuteurs. On lui dit sans cesse : "La vengeance des francs-maçons est inexorable. On va te couper la tête. "Les tentatives qui s'en suivent sont, à notre avis, des réactions de fuite devant un destin aussi "inexorable" que l'exécution à laquelle voulurent échapper , par le suicide, Laval, Goering et tant d'autres.

Pour la théologie catholique, le problème psychiatrique est important . Si l'on ne peut établir un diagnostic de cet ordre, le suicidé ne peut être enterré chrétiennement (canon 1240 , paragraphe I " Ecclesiastica sepultura privantur... qui se ipsi occiderint deliberato consilio. ") Il faut en effet volonté libre pour qu'il puisse y avoir péché.

C'est un problème de théologie pratique qui pour, nous ne se pose pas. Notre attitude théorique ne consistera pas non plus à opposer santé et morbidité mentale.

En effet, si les auteurs de la Bible connaissent la maladie mentale au sens courant du terme : comportement bizarre (1 S 21, 11 à 16), pathologique parce que d'étiologie démoniaque, suivant les conceptions traditionnelles de la médecine antique (Mt 8, 28-32 ; Lc 8, 26-33 : Mt 9, 32-33), ils désignent le plus souvent par folie l'inintelligence (Es 19, 13-14) qui a pour fondement le refus de la crainte de

Dieu (Ps 14, 1) laquelle est le commencement de la sagesse (Ps 111, 10 T.S.). Le livre des Proverbes traite abondamment de cette folie et de cette sagesse.

Quant à la sagesse mondaine, dont un exemple est donné par la pensée grecque (1Co 1,22), elle n'est que folie (1 Co 1, 20 ; 3, 19) parce qu'elle ignore la révélation de Dieu (1 Co 1,21). Réciproquement, la prédication de l'évangile est, pour cette sagesse humaine, une folie (Co 1, 23-25).

Notons enfin que la révélation de la parole de Dieu s'accompagne parfois de phénomènes psychiâtriques, tels le délire qui saisit les prophètes (1 S 19, 19-24) ou les visions des livres d'Ezéchiel ou de l'Apocalypse. Ces considérations nous amènent à dire qu'il n'y a pas, pour la doctrine évangélique, de frontière entre la pensée psychiâtrique et la prétendue normalité psychique, dont on peut d'ailleurs se demander si les critères ne sont pas relatifs à des options existentielles quasi-théologiques. 1) Une psychothérapie peut donc, sans devoir abandonner la dimension théologique, s'exercer au bénéfice du suicidant malade mental.

LES DOCTRINES PSYCHOLOGIQUE, PSYCHANALYTIQUE, ANATOMOPATHOLOGIQUE.

Cette dernière n'a pas aujourd'hui, beaucoup d'importance. Les découvertes qui auraient pu être faites n'ont pas été vérifiées depuis. Il n'y a donc pas de lésion anatomo-pathologique spécifique du suicide. On peut d'ailleurs, pour cette étude, classer une telle doctrine avec la psychiâtrique, qu'elle peut recouvrir dans certains cas, sous le terme de "doctrine des facteurs endogènes."

La doctrine psychologique insiste sur les faits psychiques qui précèdent le geste suicide. C'est de celle-ci que s'approche S. Cabanon qui étudie mathématiquement la signification de facteurs de nature diverse, ne pouvant être intégrés qu'une fois réduits à des impacts psychologiques, la thèse se terminant par une analyse des motifs de la T.S., classés d'après Stengel. Une telle approche du geste auto-agressif nous semble favorable à sa compréhension globale, à condition de ne pas considérer les faits psychopathologiques comme des phénomènes parasites, mais au contraire de les intégrer aux faits psychologiques dits normaux, c'est à dire d'entrer "dans le jeu" de la pensée psychiâtrique.

La doctrine psychanalytique explique le geste suicide suivant ses schémas propres. C'est ce caractère schématique qui lui interdit de tout expliquer sans tenir compte des autres observations. Elle est fondée, en outre, sur un petit nombre d'observations. Elle est utile pour l'abord de certains suicidants névrotiques.

1) Nous pensons aux critères de guérison, tels l'aptitude à reprendre un travail, une réinsertion satisfaisante dans le milieu, ce que d'ailleurs nous ne critiquons pas.

LA DOCTRINE SOCIOLOGIQUE.

L'analyse mathématique des statistiques a permis de faire ici la part du vrai.

C'est ainsi qu'il est démontré que l'état de mariage ou de célibat n'ont pas d'influence significative sur le geste suicide. (Schneider, Casabon). Le divorce favorise la tentative, mais non le suicide (Schneider). En dehors de la famille, les difficultés matérielles et sociales, "soucis financiers, misère, chômage, renvoi d'une place, faillite, échecs purement matériels" ont été, d'après Schneider, trop souvent incriminés parce que les suicidants invoquent d'abord ces motifs dans le but de masquer leur conflit affectif ou leurs tendances névrotiques.

Il n'a pas trouvé, pour la Suisse du moins, de recrudescence des gestes suicides durant la crise économique d'avant-guerre. Il observe que si on a pu trouver parmi les suicidants de nombreux chômeurs, c'est parce que la maladie mentale (débilité, déséquilibre, alcoolisme, schizophrénie calme) est aussi une cause de chômage. Pourtant, S. Cabanon indique, dans sa liste de facteurs significatifs, la situation sociale.

Pour ce qui est de la guerre, l'unanimité se fait pour reconnaître qu'elle entraîne une diminution des suicides autant que des tentatives, tant chez l'enfant et l'adolescent que chez l'adulte (Le Moal, Schneider, Derobert et Hadengue 1948.)

Enfin Schneider ne note pas de différence significative, en Suisse, entre les contingents catholiques et protestants de suicidants, rapportés à la population respective. Il fait observer que si les statistiques officielles semblent montrer le contraire, c'est probablement parce qu'en pays catholique, on chercherait plus volontiers à faire passer les conséquences du geste suicide pour celle d'un accident ou d'une maladie (p.90-91).

En fait, cette question est pour nous secondaire, car ce qu'il serait intéressant de connaître, ce n'est pas l'étiquette, mais la pensée religieuse du suicidant, pensée qui peut jouer un rôle important dans les phénomènes psychologiques ou psycho-pathologiques qui précèdent l'acte.

Nous touchons ici le point le plus grave du problème sociologique : celui de l'importance à donner à l'impact des faits exogènes sur le psychisme du suicidant et le déterminisme de son acte. Les uns leur accordent une certaine importance et réclament la prise d'une série de mesures d'hygiène : lutte contre l'alcoolisme, la misère, les taudis, le divorce (parents d'enfants suicidants), la littérature et les films malsains (le moal), le "sang à la une" de la presse parlée ou écrite (Derobert, Hadengue, Proteau et Schaub). D'autres pensent avec Schneider (p273) que ces facteurs ne jouent qu'un rôle contingent et que, de toute façon, il s'en trouvera toujours un pour déclencher l'acte auto-agressif (ceci notoirement à propos de la presse, de la radio et du cinéma). Nous ferons observer que si une détermination suicide se présente souvent à l'esprit d'un candidat,

il ne faut pas multiplier les provocations pour augmenter encore la probabilité de concordance de la détermination et d'un facteur déclanchant. En outre, dans quelle mesure la sommation des provocations sur un terrain labile aboutit ou non, à la longue, à la détermination elle-même, nous ne le savons pas, et, dans cet état d'ignorance, il vaudrait mieux, encore une fois, ne pas favoriser ces provocations.

Mais, disons -le franchement, les divergences en cette matière portent, des deux côtés, sur une option quasi-théologique (utilité ou inutilité des initiatives humaines) et nous devons les examiner à la lumière du triple enseignement biblique : prédestination - responsabilité-liberté.

Nous avons vu que tout (donc, tout geste suicide) s'accomplit conformément à la volonté de Dieu 1) et que Dieu savait, dès le début de la création, quelle serait, à propos de tout, sa Volonté 2). On peut donc dire d'avance qu'aucune mesure humaine, quelle qu'elle soit, ne peut prévenir, en réalité, le geste suicide.

Nous avons vu aussi que l'homme, image de Dieu, est de ce fait responsable, en théorie, de toute la création, en pratique, (volonté exprimée de Dieu), de lui-même et de son prochain (Lv 19,18 ; Lc 10, 29-37).

En conséquence, l'on doit prendre toute mesure tendant à protéger les candidats au suicide, autant contre tout ce qui est susceptible de renforcer leurs idées morbides, que contre toute occasion de passage à l'acte et surtout, de réussite. Il faudrait, par exemple, interdire la publicité donnée par la presse parlée ou écrite à toute précision impressionnante sur les suicides. Il est hors de doute, par exemple, que la publication du 339 ème cas de précipitation du haut de la tour Eiffel suscite, chez le candidat au suicide, une véritable vocation : " il sera le 340 ème !" (Derobert, Hadengue, Proteau et Schaub). L'intéressante notion d'épidémie de moyens de suicide, opposée à celle de contagiosité du suicide lui-même ne saurait faire autorité dans le domaine de l'éthique, laquelle n'est pas, dans la Parole de Dieu, recherche d'efficacité, mais témoignage d'amour. C'est ainsi que l'explication que donne Schneider (P 273) du cas de la jeune suédoise de Piédelièvre et Gaultier est, du point de vue évangélique, irrecevable en tant que plaidoyer. Pour cette psychopathe, certaines lectures présentaient un danger. Celle de " Les jeux sont faits " a provoqué une réaction auto-destructive qui était, certes, inévitable, mais, et c'est ce qui nous intéresse, qui a été induite par une œuvre humaine.

1) Mais non pas en obéissance à Dieu cf note 2.

2) Signalons ici à ce propos qu'il faut rejeter l'alternative volonté-permission. En effet, lorsque Dieu permet, ce n'est jamais par faiblesse, comme souvent chez l'homme, mais toujours par volonté, si on ose dire, délibérée. Mais il vaut mieux conserver, pour éviter toute confusion, le mot permission lorsqu'on veut parler de décision de Dieu devant le mal. Ce que Dieu permet, ce n'est pas forcément ce qu'il ordonne aux hommes de faire.

Pour ce qui est de la technique du suicide, la presse devrait s'abstenir de donner des détails permettant de juger de son efficacité. Nous pensons au cas de cette tentative très sérieuse (précipitation sous une rame de métro) rapportée par les journaux parisiens (Aurore, 27 et 28-1-68). Sous le titre "sauvée par la fosse anti-suicide de la R.A.T.P. ", l'entrefilet indique les stations où l'on a fait creuser, entre les rails, "des fosses de 50 cm susceptibles de recevoir un corps humain". Ce détail est intéressant pour nous, mais un candidat en quête d'un moyen ne cherchera-t-il pas, s'il en a pris connaissance, une station dépourvue de ce dispositif pour mettre fin à ses jours. ?

Avec les services téléphoniques de prévention, nous abordons la question de la psychoprophylaxie. C'est véritablement sur ce terrain que le médecin répond à la leçon de Luc 10,29 à 37. Sans doute est-ce pour celà qu'un de ces services s'appelle "Samaritains d'oxford". On peut aussi nommer le centre d'urgence de Melbourne et, en France, S.O.S. amitié, dont voici les numéros d'appel. (6-2-69).

Bordeaux	52-63-96.
Grenoble	87-22-22.
Lille	54-91-00.
Lyon	29-88-88.
Marseille	76-10-10.
Nice	874-874.
Paris	825-70-50.
Rennes	36-25-25.
Rouen	700-715.
Strasbourg	34-33-33.
Toulouse	80-80-80.

Au centre de prévention de Los Angeles, des "associés" compétents sont de garde à tour de rôle. Le téléphone sonne chez eux et la psychothérapie commence dès le contact pris. Elle s'effectue dans une attitude d'écoute et de compréhension et apporte, dans 40% des cas, un bénéfice immédiat. Dans le même temps, une observation est prise (suicidal status) et on essaye finalement d'obtenir l'adresse du correspondant. Celui-ci est ultérieurement convoqué au centre pour la poursuite du traitement. (Monnerot-Dumaine).

Pour les suicidants, la psychothérapie doit se faire au centre de soins, dès le réveil pour les comas, le plus tôt possible pour les autres sujets. Ceci, non pas pour prévenir une récurrence, qui se produit rarement avant trois mois (Schneider), mais pour faciliter la relation thérapeutique.

Suivant Hochmann, Buffard, Védrine, et Colin, cette relation "ne peut être envisagée en dehors d'une éthique qui condamne l'acte lui-même", ce que nous ne contestons pas, à condition que cette condamnation ne soit pas légaliste, condition que ces auteurs semblent d'ailleurs remplir entièrement.

La méthode est celle dite "centrée sur le patient" de Carl Rogers. "Le médecin joue le rôle d'un miroir. Il accepte le client tel qu'il est, le laisse guider à sa guise l'entretien, et se borne à refléter et à éclaircir les sentiments du malade vis à vis de la situation thérapeutique." Les consultations, qui durent 45 minutes, ont lieu généralement une fois par semaine et durant trois mois.

Ici, les auteurs étudient les fonctions que peut exercer le traitement à l'égard des suicidants.

- Chez les abandonniques, fonction valorisatrice du moi qui trouve enfin de la compréhension.

- Fonction de sécurité. Le thérapeute devient un protecteur

- Fonction d'écoute. Le médecin permet au patient de décharger impunément son agressivité.

- Fonction d'éclaircissement. Le dialogue établi permet de débrouiller un problème qui est à l'origine de la T.S.

- Fonction d'apprentissage du langage. Le suicidant apprend à expliquer son cas au moyen des mots, alors qu'il n'y parvenait pas et a dû employer une expression "ludique", comme la T.S.

Nous ne commenterons pas longuement cette méthode, qui est évangélique. Accepter les hommes tels qu'ils sont, c'est ce que fait le Christ lui-même, ici et maintenant, car "ce n'est pas vous qui m'avez choisi ; mais c'est moi qui vous ai choisis" (Jn 15, 16). Ajoutons que notre propos n'est pas d'exposer ici une catéchèse du suicidant. Il n'y a en effet qu'une catéchèse pour tous, et nous pensons qu'elle doit avoir sa place, non pas dans une relation thérapeutique, mais dans une relation didactique. Nous voudrions simplement formuler quelques commentaires qui peuvent aider le médecin à mieux refléter et éclaircir la pensée religieuse de son patient, si elle existe, ce qui est souvent le cas, bien qu'elle soit généralement pauvre et presque toujours dissimulée.

Il ne nous reste donc plus qu'à commenter les différents motifs qui poussent au geste suicide, que leur origine soit exo ou endogène, psychiatrique ou non, et que leur contenu ou leur forme nous semblent ou non absurdes. Nous adopterons, pour le classement de ces motifs, la classification de Stengel, suivant ainsi l'exemple de S. Casabon, mais il va sans dire que nous n'adoptons ici qu'une façon de présenter les choses.

LA FONCTION SUICIDE.

La mort est recherchée pour mettre à la vie un point final ou pour accéder à une vie meilleure. Dans ce cas, il faut éliminer la fonction de fuite, car celle-ci vise aussi à l'atteinte d'un mieux-être. La plupart des auteurs pensent que le désir de "néantisation" totale ne peut se trouver que chez des psychotiques graves. Péquignot et de Paillerets rapportent la parole de Péguy : "Je sais que je vais mourir, mais je ne le crois pas." et Shakespeare écrit : "Mourir, dormir, peut-être rêver." (Hamlet, Acte III, scène I). Certains estiment que des êtres normaux peuvent penser concrètement leur mort. Pour l'affirmer, il faut une expérience introspective, que nous n'avons pas, bien que nous sachions que notre

propre mort sera, à l'image de notre résurrection, totale. Nous demandons à ceux qui affirment "penser concrètement leur mort" si, en fait, ils ne la voient pas comme une identification au néant. Notons que, pour nous, le néant est une abstraction qui ne répond à rien de réel. Nous avons vu qu'avant la création, il n'y avait pas le néant, mais Dieu (Logos).

La vie (Zoê) ne laisse jamais place au néant, mais revient à Dieu, qui en est le seul possesseur véritable. Le néant désigne simplement la distance qui existe entre l'homme et son Seigneur, et plus spécialement encore tout ce qui tend à augmenter cette distance (1 S 12,21 : "Idoles de néant" ; Es 41,29 : "Néant que leurs œuvres" Za 11 :17 : "Malheur au mauvais pasteur" in T.S. : "Malheur au pasteur de néant.")

FONCTION HETERO-AGRESSIVE .

En cas de conflit de personnes, il peut arriver qu'une des parties soit à bout de ressources polémiques. Le geste suicide sera un moyen de mettre en cause l'ennemi, lui donnera des "embêtements", le placera au pilori du village ou du quartier et, si la mort survient, lui donnera des remords éternels. C'est une telle idée qu'exprime le cas N° 10 de Schneider : "Vous avez été les pires des parents... Les remords vous rongeront jusqu'à la fin de vos jours. J'ai dit. "

Dans le cas de déception amoureuse, le désir de vengeance à l'égard du "cruel" peut s'enrichir d'une pensée mythomane. Le coupable émettra peut-être des regrets, versera des pleurs, plaindra le malheur d'un objet qu'il n'a pas su aimer. Il peut arriver également que le sujet, en proie à des raptus agressifs et ne pouvant les réaliser aux dépens de la partie adverse, les retourne contre lui-même. C'est le cas de cet homme qui a fait de la prison pour meurtre, et qui ne s'entend guère avec sa femme. Comme il se souvient de sa condamnation antérieure, il choisit le suicide de préférence à l'homicide. (S. Casabon).

Dans certains cas de suicide collectif, on observe aussi cette équivalence entre les gestes auto et hétéro-agressifs. C'est abusivement que l'on dit alors que "le meurtrier s'est fait justice ."

Nous nous permettons ici de déborder un peu du cadre médical pour aborder la notion de déicide. Il s'agit en effet d'un équivalent du suicide hétéro-agressif. Puisque Dieu permet qu'on me fasse du mal, c'est sur lui que je me décharge de mon agressivité. Nous avons vu dans ce travail qu'aucune chose, même le mal, n'est étrangère à la volonté de Dieu, ce qui a toujours scandalisé la nature humaine. Nous avons vu, dans Jean 6, la réaction de "nombreux disciples", et l'apôtre Paul eut à répondre à ceux qui reprochaient à Dieu de condamner des actes dont il était, en fin de compte, responsable, (Rm 9, 19-24 T.O.B.).

Tandis que certains se sont employés à "excuser Dieu" (le mot est de Luther), d'autres en ont conclu à son inexistence. Mais, en dehors de l'objection philosophique 1), cette dernière attitude est passionnelle. Le nier dans son existence, c'est en effet la seule façon, pour l'homme, de "punir" ce Dieu qui n'est pas tel qu'il l'aurait souhaité. Mais une telle option entraîne l'acceptation du caractère définitif de la mort (mort éternelle) et un esprit mythomane peut imaginer Dieu, s'il existe, regrettant d'avoir brisé la foi d'une de ses créatures. Ces intentions déicides ont été chantées par Lecomte de Lisle (Qain) et il est possible qu'elles aient tenté Luther durant sa vie au couvent. Mais on les trouve aussi après un échec ou des prières non-exaucées, tant chez l'adolescent que chez l'adulte. 2).

Ces dernières considérations montrent que les drames auto-hétéro-agressifs doivent être éclairés par une meilleure compréhension de la notion de mal. Nous avons cité en note l'alternative de Camus. Celle-ci n'avait pas échappé à saint - Augustin, cet ancien manichéen, qui tenta de trouver une troisième voie dans son traité "Du libre - arbitre". Le problème est en effet bien lié à celui de la liberté, et nous avons vu que celle-ci était vécue par l'homme, mais n'avait aucune réalité cosmique. De même pour la responsabilité, et donc pour le mal. Nous insistons sur le fait que celui-ci n'existe que relativement à l'homme. Il ne procède pas du néant au sens courant du terme, car, à l'origine, il n'y avait pas Dieu et le néant, mais Dieu seulement. Folie, néant, mal, au sens biblique, ne sont que la distance qui sépare la créature de son créateur et sont donc des conséquences directes de la création. Or, tout ce que Dieu a créé est bon (1 Tm 4, 4 ; Gn 1, 10, 12, 18, 21, 25) et même excellent (Gn 1, 31).

C'est afin de montrer cette distance (infinie) qu'il reste à parcourir que la loi, telle un pédagogue (Ga 3, 24) est donnée à l'homme. S'il la respecte, il vivra (Dt 30, 19), suivant sa nature d'image de Dieu. L'autre alternative est le mal, qui, sans la loi, "est chose morte" (Rm 7, 8 T.O.B.) C'est donc bien la loi qui donne la notion de mal (Rm 3, 20) et donc de mort, comme nous l'avons vu.

Nous avons vu également que, par le drame rédempteur de la crucifixion et de la résurrection, cette séparation symbolisée par le mal est virtuellement abolie et que, dans notre temps du "déjà accompli et pas encore achevé" (O. Cullmann), tout est finalement donné au profit de l'homme, "soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit le présent, soit l'avenir. Tout est à vous; mais vous êtes à Christ, et Christ est à Dieu." (1 Co 3, 22-23).

1) "Ou nous ne sommes pas libres et Dieu Tout-puissant est responsable du mal. Ou nous sommes libres et responsables, mais Dieu n'est pas Tout-puissant (mythe de Sisyphe , p 140).

2) Nous trouvons ici le sens du conseil que Job reçoit de sa femme : " Maudis Dieu et meurs ! " (Jb 2, 9).

LA FONCTION D'APPEL.

Nous n'avons pas ici beaucoup de choses à dire, sinon que cet appel au secours doit être entendu. Il ne suffit pas d'apprendre au suicidant à se servir des mots pour exposer son cas, car il ne pourra se faire entendre, souvent, qu'en mettant sa vie en question. C'est la loi d'observation courante, suivant laquelle une cause n'intéresse personne tant que le sang n'a pas coulé. C'est ici qu'il faut poser la question de la responsabilité de la société dans le suicide. On ne peut se demander si le "Tu ne tueras pas", qui a été décoché aux suicidants par les morales christianisantes n'est pas, en fait, un transfert de responsabilité du coupable à la victime. Car "transgresse aussi ce commandement, n on seulement celui qui fait du mal, mais encore celui qui, pouvant faire du bien à son prochain, le retenir, le défendre, le protéger et le secourir.... ne le fait pas... Tu lui as retiré l'amour et tu l'as privé du bien-fait, grâce auxquels il serait resté en vie." (Luther, Grand catéchisme, OE VII pp 62-63).

LA FONCTION CHANTAGE.

Ici, également, l'entourage veut se justifier, ainsi que la société en général, et l'on met volontiers en doute la sincérité du sujet. Si l'on s'est attaché, durant longtemps, à distinguer à tout prix entre sincérité et chantage, ce n'était pas seulement pour des raisons de pronostic. Cette attitude à un double tort. Elle ne prend pas au sérieux le chantage qui peut alors faire l'objet d'une surenchère, jusqu'à l'acte vrai (Le Moal). Elle porte à ignorer que des tentatives sincères peuvent alterner avec des chantages surtout chez les impulsifs et aussi chez les hystériques (Schneider) Une forme assez inquiétante de chantage est présentée par cet enfant dont Le Moal examine le cas : "Demain, je me tuerai, ou j'aurai un zéro."

On pourrait peut-être enlever tout crédit au chantage des pervers-bourreaux domestiques (enfants), mais le même auteur admet la possibilité de suicides réels chez les pervers paranoïaques, à la suite d'une blessure narcissique, par exemple.

Dans l'ensemble, il faut bien admettre que le geste ou la menace suicide-chantages traduisent sincèrement un besoin et une souffrance qu'il s'agit de reconnaître, même si l'appel, dans ce cas, n'est pas assorti de la pensée qu'après tout, la mort est une solution de rechange, ce qui nous conduit à la notion d'ordalie.

LA FONCTION ORDALIQUE.

L'ordalie, d'origine surtout germanique (comme le nom l'indique cf Urtheil, jugement) était répandue dans le haut - moyen âge. Dans le roman de Tristan et Yseut, celle-ci saisit un fer rouge sans être brûlée. Le livre des nombres décrit une forme d'ordalie à l'usage des femmes soupçonnées d'adultère. (Nb 5, 12-28).

Pour le suicidant, l'issue de sa tentative sera un résultat définitif. S'il échappe à la mort, il ne lui restera plus d'autre alternative que de faire face aux difficultés. Il y a, en somme, comme la recherche d'une sentence divine, ce qui justifie le terme.

Tel est le cas par exemple des intoxiqués. Souvent, ils n'ont voulu que dormir longtemps, pour oublier, en absorbant de fortes doses de barbituriques. Mais ils avouent qu'ils ne redoutaient pas que ce sommeil se prolonge indéfiniment. On trouve d'ailleurs ici, associée, la fonction de fuite, que nous verrons plus loin. Nous avons déjà vu dans la fonction d'appel une tendance ordalique. Les fonctions psychologiques (ou psychopathologiques) du suicide sont souvent associées.

Que penser devant de tels suicidants ? Qu'ils ont voulu tenter Dieu, notion déjà abordée. Mais il faut prendre garde à ne pas adopter ici une attitude de condamnation, car ce geste ordalique peut être, et souvent inconsciemment, un appel lancé à Celui qui peut sauver.

LA FONCTION CATHARTIQUE.

La catharsis est, chez les anciens grecs, l'effet produit par la tragédie sur le spectateur (à plus forte raison l'acteur). C'est sans doute grâce à elle que les suicidants sont, après leur tentative, soulagés, et qu'ils regrettent leur geste. Durant une période de trois mois, la récurrence n'est pas à craindre 1). Certains estiment même qu'il faut parfois laisser la tentative s'accomplir, sous surveillance, pour commencer ensuite la psychothérapie sur un terrain plus favorable.

D'après Casabon "cette fonction cathartique représente la fonction objectivante du moi. La T.S. induit une prise de conscience salvatrice qui permettra au sujet de regrouper ses forces devant des difficultés..."

Il faut ranger le désir d'expiation dans cet ordre d'idées, et nous ne citerons comme exemple que le cas N° 158 de Schneider : "Une névrosée post-pubertaire (19 ans) commet des petits vols immotivés et présente un complexe de masturbation à côté d'autres troubles psycho-sexuels. Une tentative au gaz matériellement assez sérieuse devait faire disparaître ses fautes et la rapprocher de ses parents à qui elle ne peut rien avouer."

Cette notion d'expiation est évidemment sans objet, du point de vue théologique. L'expiation a été accomplie une fois pour toutes, et pour toutes les fautes, sur la croix de Golgotha. Ceci est bien d'ailleurs un drame cathartique, drame qui se termine par la résurrection, symbole d'une vie nouvelle inaugurable ici et maintenant pour toute personne qui a su "suicider" son moi mondain et l'ensevelir avec le Christ. (Rm 6, 4 ; Col 2, 12.)

1) Mais nous avons tout de même observé deux tentatives à 3 semaines d'intervalles avec, deux jours après le second geste suicide, l'affirmation d'une volonté de récurrence. Il est vrai qu'il s'agissait de la même situation, qui n'avait pas été liquidée.

Mais certains malades, les mélancoliques par exemple, accusent des fautes imaginaires, ou fortement exagérées. Il faut, bien entendu instituer la chimiothérapie, mais il faut se garder, à notre avis, d'essayer de démontrer l'absence de culpabilité. Il n'est pas inquiétant, d'ailleurs, de ne pas se sentir parfait. Ce serait plus tôt l'inverse qui serait vrai. En effet, Dieu ne méprise pas "un cœur brisé, broyé" (Ps 51, 19), il "veut relever les humiliés" (Jb 5, 11) et c'est vers le "pauvre et le cœur contrit" qu'il porte ses regards. (Es 66, 2) En revanche, il déteste les hautains et les orgueilleux (Dn 4, 34) Pr 16, 5 ; Lc 1, 51 ; Jc 4, 6) qui "seront comme du chaume" dans le feu de sa colère (Ml 4, 1, T.S.). La parabole du pharisien et du publicain est un avertissement à ceux qui se croient justes (Lc 18, 9 à 14) mais qui ne sont que de morts-vivants. (Ap 3, 1).

Pour mieux éclairer ces notions de culpabilité, de justice et d'expiation, signalons le schéma de l'anthropologie luthérienne : le chrétien est "toujours pécheur, toujours juste, toujours pénitent." Toujours pécheur, parce que naturellement enclin au mal, c'est à dire à s'éloigner de Dieu, toujours juste parce que réconcilié et justifié par le sang du Christ, toujours pénitent, parce que regrettant ses fautes, il désire ne pas perdre la grâce de Dieu, qui seule peut l'amener à faire le bien.

LA FONCTION DE FUITE.

Elle a la particularité de se retrouver dans les gestes suicides "motivés" ou "légitimes", que les motifs soient fondés ou imaginaires, et dans les gestes suicides "pathologiques" des déséquilibrés. Dans le cas d'actes logiquement perpétrés pour des motifs fondés, nous ne distinguons guère que celui du clandestin qui vient d'être arrêté et qui met fin à ses jours pour ne pas parler sous la torture. On pourrait ici objecter que le but poursuivi n'autorise jamais à commettre un geste condamnable. La responsabilité de l'homme porte en effet sur les moyens, et nous avons vu, plus haut, dans quelles conditions. Mais nous avons vu aussi qu'un tel geste, précisément, n'est pas, en soi, un péché. L'auto-euthanasie, dans certains cas, semble aussi être une attitude logique. Nous pensons aux malades atteints de l'épouvantable mycosis fungoïde, dont la mortalité par suicide serait de 50% des cas. Mais ce dénouement se ferait à la faveur d'un raptus et non "deliberato consilio", car Schneider, citant Lewis, estime que "la douleur physique ne provoque pour ainsi dire jamais le suicide", ce qui n'est pas exagéré si on la considère comme un motif, et non pas comme une génératrice d'impulsions. On peut en effet penser que l'individu souffrant subit une catharsis et ne cherche plus qu'à s'épargner et à se soigner. Ceci est à rapprocher de ce qu'on observe pendant les guerres et dans les camps de concentration, où les suicides sont quasi-inconnus. 1). Viennent ensuite les suicides au cyanure qui se multiplièrent à la fin de la seconde guerre mondiale.

1) Beaucoup de déportés se suicidèrent après leur libération. Celle-ci mettait fin à leur lutte pour la vie.

Leurs auteurs voulaient ainsi, après leur condamnation à mort, échapper à l'exécution. Une telle attitude, qui rappelle le paganisme antique, méconnaît la puissance de Celui qui protège (Ps 27, 3) (1) et sauve "de la griffe du lion". (I S 17, 37) C'est un geste aussi "logique", mais motivé par des phénomènes morbides, que nous avons déjà vu avec cette persécutée, que les franc-maçons voulaient, suivant elle, décapiter.

Autre motif normal - pathologique, cette érotomaniaque de Schneider (N° 46) qui déclare : "je crois en l'au-delà. Celui-ci étant soumis à un Dieu compatissant et généreux, j'avais confiance en son pardon et pensais racheter dans l'autre vie les fautes commises dans celle-là." Nous avons déjà parlé de l'expiation, mais, ce qui nous intéresse ici, c'est que le suicide est considéré tout simplement comme une fugue dans l'autre monde, où tout sera facile, même le rachat des fautes. Tout est bien raisonné, mais c'est la théologie qui est fausse. On pense à cette affaire Jobard, présentée par la télévision il y a quelque temps et où l'accusé avait voulu se suicider "par jurés interposés", pour fuir ses obsessions.

La fonction de fuite du geste suicide se voit donc, en général, devant toute situation jugée intenable, qu'il s'agisse du délinquant qu'on vient d'emprisonner et qui cherche à fuir sa responsabilité pénale ou morale (honte) ou de l'amoureux qui "ne peut pas vivre sans elle", ou du geôlier de la ville de Philippes qui veut se transpercer parce qu'il croit que les prisonniers se sont évadés, chose extrêmement grave pour lui. Ces gestes, qu'on peut ici qualifier de désespérés, épithète trop abusivement étendue à tous les suicidants, n'ont vraiment pas leur place dans l'éthique évangélique, qui est un combat (1 Tm 1, 18 ; 6, 12) dont l'issue victorieuse est certaine (I Jn 5, 4 à 5). Aucune situation n'est alors jugée intenable car "Ma grâce te suffit." (II Co 12, 9)

Le suicide par bilan des auteurs allemands est un peu un mythe. Nous avons vu que des sujets qu'on peut d'ailleurs qualifier à la fois d'abandonniques et d'abandonnés sont poussés à mettre fin à leurs jours dans un contexte psychiatrique de dépression involutive ou de troubles séniles ou artériosclérotiques. Peut-on alors parler de bilan ? Nous pensons plutôt à la fonction de fuite, en partie motivée par l'attitude aliénante de la société, laquelle, lorsqu'elle ne supprime pas carrément ces bouches inutiles (sociétés primitives,) n'a généralement pas tendance à leur consacrer beaucoup de temps et d'argent. Ceci est vrai aussi bien au niveau de la cité qu'à celui de la famille. Or, "si quelqu'un ne prend pas soin des siens... il a renié la foi." (1 Tm 5, 8).

1) "Qu'une armée vienne à camper contre moi, mon cœur est sans crainte."

CONCLUSIONS . En conclusion à cette étude, nous voudrions d'abord faire remarquer que les commentaires faits couramment sur le suicide, en dehors des considérations médicales ou théologiques, sont faux.

1) le suicide n'est jamais l'affirmation de la volonté, mais le plus souvent l'accident d'une maladie mentale et toujours l'effet des décrets éternels de Dieu.

2) Le suicide n'a aucune valeur expiatoire. A ce sujet, les conclusions présentées par J. Isorni '(Le vrai procès de Jésus, flammarion , 1967) quant à l'éventuel "mérite" de la pendaison de Judas, ne sont pas recevables. La seule mort volontaire ayant valeur d'expiation a eu lieu une fois pour toutes, sur la croix de Golgotha.

3) Le suicide peut être une fuite. Il n'est jamais une libération. Il est une livraison, pieds et poings liés, au "dernier ennemi", la mort.

Quant à nos affirmations , elles sont les suivantes :

1) Ni le suicide, ni sa tentative, ni son désir ne sont, en soi, des péchés, car rien, dans la parole de Dieu, ne les désigne comme tels.

2) C'est l'entourage du suicidant, et la société tout entière, qui sont interpellés par le commandement :

"Tu ne tueras pas". La notion de fatalité de l'acte chez le candidat au suicide ne saurait servir d'échappatoire :

"Tu l'as tué... car tu lui as retiré l'amour...."

LE CONTROLE DES NAISSANCES.

DEFINITIONS.

Le contrôle des naissances intéresse toute tentative visant à réduire ou à augmenter le nombre des nouveaux-nés, ou à empêcher ou provoquer la venue d'un enfant dans un cas donné, ou encore à supprimer l'être humain avant qu'il ait un état civil.

Il vise donc non seulement à soumettre la natalité mais encore l'effectif d'une population ou d'une famille aux exigences de la volonté humaine.

La prévention des naissances ignore l'infanticide, procédé de contrôle des naissances, en particulier dans l'antiquité. En outre, elle suggère une idée de prémunition et admet difficilement le côté nataliste de la question.

L'antinatalité peut aller jusqu'à prendre le sens de répression de la natalité et peut laisser supposer une attitude de méfiance de la société vis-à-vis de l'enfant.

La parenté responsable introduit un jugement de valeur et oriente dans un sens éthique le contrôle des naissances.

MOTIFS DE CETTE ETUDE. Le corps médical devra de plus en plus assumer le côté technique du problème, et la loi Neuwirth le prévoit bien. De plus, le praticien aura à connaître les difficultés psychologiques qui s'y attachent. Le médecin est enfin l'avocat de la personne humaine en face d'une société qui, et surtout à ce propos, est toujours prête à exercer une tyrannie intolérable.

Dans notre pays, la préparation des esprits est encore à faire. Il importe de trouver, au-delà des prises de position "pour" ou "contre", une éthique du contrôle des naissances, dont les bases solides ne peuvent être trouvées que dans la parole de Dieu.

ANCIENNETE DU PROBLEME ET ABSENCE DE DIRECTIVES SCRIPTURAIRE.

Les hommes de tous temps ont considéré que les naissances nombreuses pouvaient être un inconvénient. P. Michaux et J.P. Curtes, dans leur rapport au XXXI^{ème} congrès international de langue française de médecine légale et de médecine sociale, citent à ce propos, et entre autres, la Bible, Dioscoride et Soranos d'Ephèse, qui préconise la continence périodique et fournit de nombreuses formules d'ovules contraceptifs.

Les motifs ne sont pas différents de ceux qu'on peut trouver à notre époque.

Politiques : Le roi d'Egypte, voyant la population hébraïque se multiplier, a recours à l'infanticide (Ex I, 8-22).

Passionnels : C'est le cas fameux d'Onan, qui refuse de remplir son lévirat, c'est-à-dire de se substituer à son frère mort pour lui engendrer un fils et a recours au coïtus interruptus. (Gn 38, 6-10).

Economiques et sociaux : Chez les Nambikwaras, tribu très primitive du Mato-Grosso, les femmes sont contraintes d'avoir recours à l'avortement tant que leur dernier-né ne marche pas. En effet, la cueillette étant une de leurs tâches principales, elles portent l'enfant sur une hanche, cueillent de la main libre et entreposent dans une hotte dorsale. (I)

Ajoutons que la crainte d'une surpopulation mondiale n'est pas nouvelle. A la fin du deuxième siècle, Tertullien y fait allusion en ces termes : "Comme témoignage décisif de l'accroissement du genre humain, nous sommes un fardeau pour le monde : à peine si les éléments nous suffisent ; les nécessités deviennent plus pressantes : cette plainte est dans toutes les bouches : la nature va nous manquer . Il est bien vrai que les pestes , les famines, les guerres, les gouffres qui ensevelissent les cités, doivent être regardées comme un remède , espèce de tonte pour les accroissements du genre humain. " (De l'âme , XXX).

PLAN. Bien que ces préoccupations qui tiennent une grande place dans notre actualité ne constituent pas un fait nouveau, la loi de Moïse n'émet à ce sujet ni obligation ni interdiction. Jésus n'en parle pas, les prophètes et les apôtres non plus.

En revanche, les Ecritures donnent un enseignement à propos de l'amour qui existe entre l'homme et la femme, et à propos de la valeur de l'enfant. Nous aborderons donc d'abord la notion de mariage et de descendance. Nous verrons ensuite à situer le contrôle des naissances en regard de la loi et de la foi. Puis nous nous pencherons sur le problème des moyens, en les examinant l'un après l'autre. Nous verrons en dernier lieu ce qui devrait être fait à l'échelle de la société, et qui concerne, non seulement le législateur, mais encore, en son âme et conscience, tout homme qui refuse de se comporter, vis-à-vis de son prochain , en prédateur.

LE MARIAGE. L'enseignement de Jésus relatif au mariage est un commentaire de la Genèse. Il se trouve dans Matthieu chapitre 19, versets 3 à 12, et nous le citerons in extenso : "Des pharisiens s'approchèrent de lui et lui dirent, pour le mettre à l'épreuve : "Est-il permis de répudier sa femme pour n'importe quel motif ?" Il répondit : "N'avez vous pas lu que le créateur, dès l'origine, les fit homme et femme, et qu'il a dit : Ainsi donc, l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et les deux ne feront qu'une seule chair ? Ainsi ils ne sont plus deux, mais une seule chair. Eh bien, ce que Dieu a uni, l'homme ne doit point le séparer . " - "Pourquoi donc, lui disent-ils, Moïse a-t-il prescrit de donner un acte de divorce quand on répudie ?

"C'est, leur dit-il en raison de votre caractère intraitable que Moïse vous a permis de répudier vos femmes ; mais à l'origine, il n'en fut pas ainsi. Or, je vous le dis : quiconque répudie sa femme - je ne parle pas de la fornication et en épouse une autre, commet un adultère."

"Les disciples lui disent : "Si telle est la condition de l'homme envers la femme, il n'est pas expédient de se marier. " Et lui de leur répondre: "Tous ne comprennent pas ce langage, mais ceux-là seulement à qui c'est donné. Il y a en effet des eunuques qui sont nés ainsi du sein de leur mère, il y a des eunuques qui le sont devenus par l'action des hommes, et il y a des eunuques qui se sont eux-mêmes rendus tels en vue du Royaume des Cieux. Comprenez qui pourra ! " (Voir aussi Mc 10, 2-12)

Jésus parle ici du mariage avant la chute (Gn 3), c'est -à-dire avant que l'homme établisse sa propre loi, ou, en d'autres termes, du mariage tel que Dieu le veut, et non tel que les hommes le font : " A l'origine, il n'en fut pas ainsi."

D'une part, l'homme et la femme forment "une seule chair" (Gn 2, 23-24). Autrement dit, Dieu a créé l'homme "homme et femme" (Gn 1, 27) ce que l'hébreu écrit "ish" et "isha", Luther "Mann" et "Mannin", Olivétan "homme" et "hommesse". Il s'ensuit que "les maris doivent aimer leurs femmes comme leurs propres corps" car nul n'a jamais haï sa propre chair ; on la nourrit au contraire et on en prend bien soin. " (Ep 5, 28-29).

D'autre part l'attraction pour l'autre sexe est un motif suffisant pour entrer en état de mariage : "L'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme." En effet, on lit dans le deuxième récit de la Création que Dieu a créé la femme parce "qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul" (Gn 2, 18), et l'amour d'Adam pour Eve est provoqué par le fait que "c'est l'os de mes os et la chair de ma chair." (Gn 2,23) Il n'est pas alors question de procréation.

On peut ajouter qu'un tel amour est un amour sans conditions. Il doit prendre exemple sur l'amour inlassable de Dieu pour son peuple que les prophètes comparent à une prostituée (Is 1, 21; Jr 3, 1-5 ; Ez 16, 1-36 ; Os 1,2 et 3, 1-5) mais avec qui il ne rompra jamais l'alliance conclue et qu'il finira par sauver (Is 54, 4-17) car "Comme une femme délaissée, dont l'âme est désolée, Yahvé te rappelle. Répudie-t-on la femme de sa jeunesse ? dit ton Dieu". L'autre exemple est celui donné par le Christ "qui a aimé l'Eglise: il s'est livré pour elle, afin de la sanctifier en la purifiant" (Ep 5, 25-26) "ce qui s'est produit par le fait qu'il a souffert sur la croix, qu'il est mort et qu'il est ressuscité au troisième jour. Car, par là, il nous a acquis la grâce et la rémission des péchés." (Luther OE IX, p 262).

Mais si la nature de l'homme et de la femme est de s'unir en un seul être humain, il est également naturel que de cette union naissent des enfants (Gn 1, 28) et "de même que tu ne peux faire le vœu de renoncer à être homme ou femme... de même tu ne peux faire

le vœu de renoncer à épancher ta semence et à te multiplier si tu ne te trouves pas dans l'une des trois catégories citées (dans Mt 19, 12). Et si tu faisais ce vœu, il serait aussi une folie et il n'aurait aucune valeur, car épancher ta semence et te multiplier est une œuvre créatrice de Dieu et n'appartient pas à ton pouvoir. (Luther OE III, p 227) Ceci nous conduit à la deuxième notion que nous voulons aborder.

L' ENFANT. Comme nous l'avons vu dans le chapitre traitant du geste suicide, la notion de résurrection est absente de presque tout l'ancien testament, et elle ne s'imposera qu'avec la résurrection de Jésus.

La seule espérance après la mort est donc la survie dans une nombreuse descendance. Pour Abraham, Dieu manifeste ainsi sa grâce : "Moi, voici mon alliance avec toi : tu deviendras père d'une multitude de peuples. "(Gn 17,4). Quant à Ismaël "je le bénis, je le rendrai fécond. " (Gn 17,20).

C'est dire que la stérilité et l'avortement sont, en Israël, des signes d'opprobre et de malédiction. La servante Agar, devenue enceinte, méprise sa maîtresse Saraï, qui est stérile (Gn 16, 1-5). Rachel, n'ayant pas encore d'enfants, menace de se suicider (Gn 30, 1) La future mère de Samuel également stérile, est soumise aux tracasseries et aux insultes de sa rivale(1 S 1, 1-18). Lorsqu'Elisabeth, future mère de Jean-Baptiste, peut enfin avoir cet enfant désiré, elle loue le Seigneur parce "qu'il lui a plu d'enlever ce qui causait ma honte parmi les femmes." (Lc 1, 5-25). On conçoit fort bien que l'avortement soit une catastrophe, et son absence sera un signe de la bénédiction de Dieu (Ex 23,26).

D'après les textes que nous venons de citer, il apparaît que l'enfant lui-même est un don de Dieu. Bien plus, c'est, par l'intermédiaire des parents terrestres, Dieu lui-même qui le conçoit et le fait naître. "J'ai acquis un homme de par Yahvé" : telle est la déclaration d'Eve lors de la naissance de son premier né (Gn 4, 1) et, faisant allusion à l'idée qu'il se faisait de la conception de l'enfant, Job s'écrit : "Ne m'as-tu pas coulé comme du lait et fait cailler comme du laitage, vêtu de peau et de chair, tissé en os et en nerfs?" (Jb 10, 10-11) tandis que le psalmiste affirme : "dès le ventre de ma mère, mon Dieu, c'est toi. " (Ps 22, 11) .

Le père de famille peut donc dire à bon droit : "O Dieu ! parce que je suis certain que tu m'as fait homme et que c'est de mon corps que tu as engendré l'enfant, je sais aussi avec certitude que celà te plaît par-dessus toutes choses ; et je te confesse que je ne suis pas digne de bercer l'enfant, ni de laver ses langes, ni de prendre soin de lui et de sa mère. Comment ai-je pu, sans mérite, accéder à cette dignité d'avoir acquis la certitude de servir la créature et ta très chère volonté ? Ah ! comme je veux m'acquitter de cette tâche de bon cœur, fut-elle encore plus humble et plus méprisée. Maintenant ni le froid, ni la chaleur, ni la peine ni le

travail ne me rebuteront plus, car je suis certain que tu prends à celà ton bon plaisir." (Luther OE III, p 243).

Mais, si la procréation est une conséquence du mariage, elle a pour autre conséquence la prise en charge d'êtres humains, car "si quelqu'un ne prend pas soin des siens, surtout de ceux qui vivent avec lui, il a renié la foi : il est pire qu'un infidèle " (1 Tm 5, 8).

En quoi consiste cette prise en charge ? Elle consiste bien sûr dans l'entretien matériel, mais quel homme, même méchant, s'y refuserait ? (Mt 7, 9-11) (Lc 11, 11-13) Mais elle consiste surtout dans l'éducation. Le livre des Proverbes renferme les paroles d'un sage écrites à l'usage de son fils et les paroles de Lemuel "que sa mère lui apprend "(Pr 31). " N'ai-je pas écrit pour toi trente chapitres de conseils et de science ? " (Pr 22,20) . En effet, " le fils sage réjouit son père." (Pr 10, 1) Cet enseignement concerne la vie courante et porte sur le travail (Pr 24, 30-34), sur la prudence (Pr 26, 17 ; 30,32-33), sur la diplomatie (Pr 25, 15), mais il sera surtout moral et religieux. Le rite de la Pâque devra être expliqué aux enfants afin qu'ils apprennent que les Israélites ont été protégés par Dieu, lors de la dixième plaie d'Egypte (Ex 12, 26-27). On trouve une idée identique dans Josué 4, 19-24 (commémoration du passage du Jourdain et de la mer rouge).

Au reste, Dieu prescrit de répéter aux enfants les paroles de la Loi "aussi bien assis dans ta maison que marchant sur la route, couché aussi bien que debout " (Dt 6,7) et ceux-ci doivent être présents lors de la cérémonie de la lecture de la Loi, tous les sept ans (Dt 31, 12).

Dans le nouveau-testament, Paul demande que tout évêque ou prêtre sache "bien gouverner sa propre maison et tenir ses enfants dans la soumission" (1 Tm 3, 4) ou encore ait "des enfants croyants, qui ne puissent être accusés d'inconduite et ne soient pas insoumis" (Tt 1, 6)

Devant la grandeur de cette responsabilité, il semble naturel de penser que "la perte de lignée ou stérilité d'enfants serait plus heureuse à beaucoup que l'abondance d'enfants pleine de pleurs et de gémissements." (Calvin, in Bieler, P 92). Peut-on dès-lors conclure qu'une limitation de "l'abondance d'enfants " est licite ? Ce qui se traduit pour nous : celui qui, volontairement, limite le nombre de ses enfants, agit-il en enfant de Dieu ?

LA LOI ET LE CONTROLE DES NAISSANCES .

Le seul texte de la Loi (Tora) qui puisse servir de fondement à une discussion sur ce sujet est celui de Genèse 38, 6-10.

Er, fils de Juda, est mort, et ce dernier ordonne à Onân, son second fils : "Va vers la femme de ton frère, remplis avec elle ton devoir de beau-frère." C'est ce devoir , appelé lévirat, qui est codifié dans Deutéronome 25, 5-10 : "Si des frères demeurent ensemble et que l'un d'eux vienne à mourir sans enfants, la femme du défunt ne se mariera pas au-dehors avec un homme d'une famille étrangère. Son "lévir" viendra à elle, il exercera son lévirat en la prenant pour épouse, et le premier-né qu'elle enfantera relèvera le nom de son frère défunt, dont ainsi le nom ne sera pas effacé d'Israël." (Dt 25, 5-6) Jésus se fera interroger sur le cas d'une femme ayant épousé successivement sept frères (Mt 22, 23-28).

Or, Onân, frère d'Er, épouse bien sa belle-sœur Tamar, mais il a recours au coïtus interruptus" pour ne pas donner une postérité à son frère." "Ce qu'il faisait déplut à Yahvé qui le fit mourir."

Comme la tora, parmi ses nombreuses prescriptions morales et religieuses, n'en compte aucune relative au coïtus interruptus ni à une quelconque méthode anticonceptionnelle, comme , à l'inverse, elle prévoit une peine humiliante pour celui qui manque au lévirat , on est en droit de conclure que ce que Dieu punit dans Onân, c'est d'avoir sciemment laissé le nom de son frère "effacé d'Israël".

On peut donc affirmer que, si l'ancien testament condamne la destruction de la vie, il ne parle pas du fait d'entraver sa propagation, laquelle est a priori un bienfait de Dieu.

LA FOI ET LE CONTROLE DES NAISSANCES.

Si déjà, dans la Tora, l'auteur du Deutéronome fait dire à Moïse : " Vous n'ajouterez rien à ce que je vous ordonne... Mais vous garderez les commandements de Yahvé votre Dieu tels que je vous les prescris." (Dt 4, 2), l'attitude légaliste elle-même s'effondre avec la prédication de l'évangile de la grâce : "Du moment, que vous êtes morts avec le Christ aux éléments du monde, pourquoi vous plier à des ordonnances comme si vous viviez encore dans ce monde ? " -(Col 2, 20) Agir de cette façon c'est, finalement , "placer notre confiance dans la chair " (Ph 3, 3) , cette chair dont Christ nous a libérés en nous donnant pour guide l'Esprit (Ga 5) qui doit tout nous enseigner (Jn 14, 26).

Ce n'est donc pas, comme nous l'avons déjà vu, à partir de règles que le chrétien, éduqué mais non lié par la loi, conduira ses actes, mais à partir de ce que l'Esprit lui dictera. On peut tout au plus prévoir que ce choix se fera, non pas en termes d'égoïsme, mais de générosité et d'amour, non pas en termes de démission, mais de combat, non pas en termes de crainte, mais de confiance

en Dieu. Quant aux chrétiens "qui observent des ordonnances", comme, par exemple, à l'époque de St Paul, des principes végétariens, (Rm 14,2) ou des calendriers rituels (Rm 14,5), en ayant la conviction de ne pouvoir, "pour le seigneur", agir autrement, leurs scrupules n'ont pas à être critiqués (Rm 14,1) car "qu'ils tiennent bon ou qu'ils tombent, cela regarde leur propre maître. Et ils tiendront bon, car le Seigneur a le pouvoir de les faire tenir" (Rm 14,4). Mais malheur à ceux qui ont ces scrupules et néanmoins passent outre, car leur "comportement ne procède pas d'une conviction de foi" (Rm 14,23).

Avant d'examiner les méthodes de contrôle des naissances, nous pouvons donc nous résumer ainsi :

- L'Amour sexualisé a été voulu par Dieu. Il n'est entaché en soi d'aucune culpabilité, car il existait avant la révolte de l'homme contre Dieu (la chute). Il est au contraire l'image même de l'amour de Dieu pour les hommes.

- La paternité et la maternité sont une dignité, une bénédiction, et en même temps une lourde responsabilité.

- Le refus de propager la vie, en soi, n'entre pas en contradiction avec la Parole de Dieu.

- Tout acte ayant une résonance morale est, pour le chrétien, un acte libre. Il n'est pas lié à un code unique pour tous, mais il est l'effet de l'action de l'Esprit Saint sur chacun et répond à l'amour qu'à chacun le Christ a témoigné. (1 Jn 3, 16).

- L'adhésion à un code, si elle résulte d'une "conviction de foi", n'a pas à être critiquée. Mais elle est inexcusable lorsqu'elle est proclamée et non suivie : "Si toi qui es Juif, tu vis comme les païens, et non à la Juive, comment peux-tu contraindre les païens à judaïser ?" (Ga 2, 14).

L'INFANTICIDE .

C'est à lui qu'eut recours le pharaon oppresseur d'Exode 1. Mais les accoucheuses chargées de la besogne "craignirent Dieu" et n'exécutèrent pas l'ordre.

L'ancien testament interdit l'infanticide rituel, c'est à dire le fait de brûler un enfant en sacrifice à une idole (Dt 18, 10 ; 2 R 16, 3 ; 17, 17 ; 21, 6 ; 23, 10 ; Jr 7, 31 ; 32, 35 ; Ez 16, 21). Il s'agit ici de prêcher contre l'idolâtrie en mettant en relief sa monstruosité.

L'infanticide est la destruction d'un être humain. Il ne peut être envisagé autrement.

L'AVORTEMENT .

Celui-ci serait plutôt évité que recherché, puisque nous avons vu qu'il est un signe de malédiction, dans l'ancien testament. Mais il y est parlé de l'avortement provoqué involontaire, lequel n'est pas mis, sur le plan pénal, en parallèle avec l'homicide involontaire, sauf en cas de mort de la femme (Ex 21, 12-13 ;22-25). Il y a donc ici une différence d'ordre légal entre l'enfant à naître et l'adulte.

Mais nous avons constaté précédemment que l'enfant était déjà créature et même enfant de Dieu dès la conception. Dès la conception, Dieu connaît son âme (Ps 139, 13-16). Dans le nouveau testament, on lit qu'Elisabeth interprète un mouvement de son fœtus comme un tréaillement d'allegresse à l'arrivée de Marie, enceinte de Jésus, qu'elle appelle déjà "mère de mon Seigneur" (Lc 1, 39-44).

L'enfant en gestation est donc un être humain, et l'avortement provoqué en est la destruction volontaire, c'est à dire un meurtre et, dans notre langage, une manifestation de l'ignorance ou du rejet par son auteur de l'ordre du royaume de Dieu.

LA STERILISATION CHIRURGICALE.

Elle est obtenue par résection et ligature des canaux déférents ou des trompes. C'est une méthode qui ne s'attaque pas au produit de conception. En revanche, elle mutile un être humain d'une façon qui peut être catastrophique.

En France, cette pratique concerne surtout le cas des femmes ayant subi trois césariennes. Une telle attitude n'a en général pas de conséquences néfastes, le nombre idéal d'enfants étant estimé à deux ou trois par ménage dans ce pays (Sauvy). Mais elle est peut-être trop systématique, car un couple qui a trois enfants du même sexe peut en désirer un autre. On ne peut donc effectuer une ligature des trompes ou des déférents sans le consentement clairement exprimé du couple, et l'on ne se contentera jamais du consentement tacite du patient, qui est jugé suffisant pour la plupart des actes diagnostiques et thérapeutiques à partir de l'instant où il a accepté l'hospitalisation.

Une telle indication pourrait en outre être posée lors du traitement de certains malades mentaux (Deshaies).

Comme pour toutes les méthodes prévenant la conception, une stérilisation prématurée du couple, ayant pour objet un confort matériel ou psychologique plus grand, serait un acte d'égoïsme, fort peu en harmonie avec la prédication de la Parole qui appelle sans cesse au don de soi et à l'abord confiant et loyal des responsabilités que donne à chacun le seul fait de vivre dans le monde.

Il est inutile de souligner cet aspect de la question qui a été largement débattu, en particulier dans le livre d'André Dumas (Le contrôle des naissances.)

LA CONTINENCE PERIODIQUE.

Sachant que la ponte ovulaire se produit une seule fois entre deux menstruations, que l'ovule ne survit que de douze à vingt-quatre heures, que les spermatozoïdes ne survivent que trois jours dans les voies génitales féminines, il suffit de ne pas avoir de rapports pendant la période où la rencontre des gamètes est possible pour éviter une grossesse.

D'après Ogino, l'ovulation, survient entre le douzième et le seizième jour avant les règles suivantes. Si les spermatozoïdes ont une survie de trois jours, la rencontre des gamètes n'est possible que du dix-neuvième au douzième jour avant les règles suivantes.

Si les cycles sont de longueur irrégulière, on est obligé de calculer le premier jour de fertilité sur le cycle le plus court, et le dernier sur le cycle le plus long.

Si, par exemple, une femme présente des cycles de vingt-quatre à vingt-neuf jours, on aura :

$24 - 19 = 5$ jours avant le premier jour de fertilité, qui est donc le 6ème.

$29 - 12 = 17$ jours avant le dernier jour de fertilité, qui est donc le 18ème.

La formule classique inclut les numéros d'ordre des jours recherchés pour un cycle de 28 jours. La fertilité existe dans ce cas du 10ème au dix-septième jour.

On aura :

1^{er} jour de fertilité = $10 + \text{cycle court} - 28$.

Dernier jour de fertilité = $17 + \text{cycle long} - 28$.

Ce qui donne dans notre exemple :

$10 + 24 - 28 = 6$ ème jour.

$17 + 29 - 28 = 18$ ème jour.

Pour Knaus, l'ovulation a toujours lieu quinze jours avant les règles suivantes. La femme est fertile trois jours avant et un jour après, soit quatre jours. On aura :

- Premier jour de fertilité = cycle court - $(15+2)$.

- Dernier jour de fertilité = cycle long - $(15-2)$.

Ce qui nous donne, pour l'exemple précédent :

Premier jour = $24 - 17 = 7$.

Dernier jour = $29 - 13 = 16$.

Une méthode plus sûre est celle dite des températures. La folliculine étant hypothermisante, la première phase du cycle sera caractérisée par une température inférieure à 37°. En même temps que l'ovulation apparaît la sécrétion de progestérone, hyperthermisante. Lorsque l'ascension de la température se produit rapidement, on peut estimer que l'ovulation est survenue le dernier jour de l'hypothermie. Si le décalage demande plusieurs jours, l'ovulation a eu lieu le premier jour de l'ascension thermique (Palmer).

La période d'hyperthermie doit être seule considérée comme inféconde.

La méthode dure de Féry et Chartier ne permet les rapports qu'à partir du deuxième jour de l'hyperthermie confirmée. Il peut arriver qu'on ne dispose ainsi que de sept à huit jours dans un cycle.

Mais l'efficacité serait de 99 pour 100 années-femmes.

La méthode demi-dure de Van Stappen et Vincent permet les rapports dès le troisième jour de l'ascension thermique, si celle-ci est progressive.

On peut utiliser la méthode mixte : Ogino pour la phase folliculaire, températures pour la phase post-ovulatoire. Le taux d'échecs est de 10% années-femmes.

Le principe du contrôle des naissances par la continence périodique se heurte à un inconvénient : S'il se veut efficace, il limite considérablement la liberté sexuelle du couple et par là, et contrairement à l'opinion classique, soulève des objections théologiques.

En effet, si le mariage est, avant la chute, une fin en soi et l'état naturel de l'homme, il est ensuite devenu un moyen de lutte contre les conséquences de l'irruption du péché dans le monde.

D'une part, il est un moyen de pallier la mort de l'individu par la procréation. C'est pourquoi le célibat est inconnu dans l'ancien testament, et si le prophète Jérémie reçoit cet ordre de Dieu : "Ne prends pas femme ; n'aie en ce lieu ni fils ni fille", c'est pour montrer que l'avenir d'Israël a été gravement compromis par son idolâtrie. (Jr 16, 1-13).

D'autre part, le mariage est un remède à l'impudicité (1Co 7, 2 et 3). Or, si la liberté sexuelle est entravée à l'intérieur du mariage, elle aura tendance à s'exercer au-dehors. C'est pourquoi les époux ne doivent pas se refuser l'un à l'autre, sauf "d'un commun accord, pour un temps, afin de vaquer à la prière", afin d'éviter que "Satan ne profite, pour les tenter, de leur incontinence" (1 Co 7, 1-6).

Ainsi l'apôtre Paul, qui inclinerait plutôt pour le célibat (1Co 7, 1, 7, 8), ne tient aucun compte des contraintes sexuelles que l'ancien testament imposait à l'intérieur du mariage (Lv 15, 18 sqq ; 12 ; 1 S 21, 3 sqq ; 2 S 11, 11 sqq), mais bien au contraire incite les fidèles qui ont opté pour l'état du mariage à accomplir entièrement ce choix, sans autre limitation que le respect du temps nécessaire à la prière.

Mais on peut tout de même croire à l'avenir de cette méthode, dans la mesure où l'on parviendra un jour à détecter, de façon précise et certaine, la date de l'ovulation. C'est à quoi tend la méthode de R. Hervé, M. Robey et P. Sergent, qui utilise l'immuno-électrophorèse de la glaire cervicale.
(M. et A. Blacque Bélair p-61.)

LE COITUS RESERVATUS. Ou encore "étreinte réservée" Au cours du rapport sexuel, le mari retarde volontairement, par une contraction des muscles périnéaux, l'éjaculation. M.A. Blacque-Bélair affirment que la femme n'atteint pas l'orgasme lors d'un tel rapport, qu'ils qualifient d'acrobatie. Ils mentionnent des complications d'ordre organique, d'une part (Aboulker), psychologiques, d'autre part (M. Géraud et Morali-Daninos).

Nous pouvons dire qu'ici, l'acte sexuel n'est plus limité en fréquence, comme dans la continence périodique, mais en qualité. Il s'agit donc encore d'une limitation de la liberté sexuelle à l'intérieur du mariage.

De plus, si la femme est privée de l'orgasme, elle n'est plus la personne aimée pour la satisfaction de laquelle tout doit être fait, mais un objet utile à l'auto-satisfaction du mari, à qui tout doit être sacrifié. Or "la femme ne dispose pas de son corps, mais le mari, Pareillement, le mari ne dispose pas de son corps, mais la femme" (1 Co 7, 4) et il faut "que chacun aime sa femme comme soi-même" (Ep 5, 33).

LE COITUS INTERRUPTUS. Le mari se retire avant l'éjaculation et le sperme est émis en dehors des voies génitales féminines.

Ce procédé n'est pas très bon, parce qu'il provoque une rupture de l'orgasme. Il est source d'anxiété et de sentiments de frustration.

Au moyen-âge, "la semence masculine était une sorte de liquide sacré qui contenait tout l'enfant, et la femme était un simple réceptacle" (Oraison, in M. et A. Blacque -Bélair, p 124). Priver l'enfant de son réceptacle, c'était le tuer. A la lumière de cette interprétation, il devenait possible de voir, dans le texte de Genèse 38, l'histoire d'une faute sexuelle. Le texte de Pierre de la Palud (in Michaux et Curtés, 7), établissant une nette différence entre le coitus reservatus sans perte de sperme et le coitus interruptus, est un exemple de cette interprétation médiévale du texte

biblique à partir d'une représentation erronée de la fécondation.

Nous avons déjà remarqué que le fameux "péché d'Onan" (expression non-biblique) est d'avoir refusé d'accomplir le lévirat. Il est donc abusif et faux de traduire "coïtus interruptus" par "péché d'Onan" ou "onanisme".

Il nous faut conclure que, si le coïtus interruptus doit être contre - indiqué par le médecin, il ne doit pas être indiqué d'ajouter, chez les couples qui l'utilisent , aux sentiments d'anxiété et de frustration , des sentiments de culpabilité.

ABLUTIONS ET SPERMICIDES. Les ablutions, connues dès l'antiquité, visent à laver le sperme introduit dans le vagin. Elles doivent être faites dans les deux minutes qui suivent l'éjaculation. Elles sont aussi inefficaces que gênantes. Elles diminuent la sécurité contraceptive si elles sont pratiquées lors du port d'un préservatif féminin.

Les spermicides au contraire, sont un complément indispensable de tels préservatifs. Ce sont des produits actifs très divers présentés sous forme d'ovules, de tablettes moussantes, de crèmes, de gelées, de pâtes, d'aérosols moussants. Ils doivent être placés de 5 à 20 minutes avant le coït.

Utilisée isolément, cette méthode donnerait 40, 6 échecs pour 100 années-femmes. Alors que l'association d'un diaphragme et d'une gelée donne 17,5 échecs pour 100 années-femmes. Une enquête portant sur plusieurs spécialités a donné :

Crème DELFEN	29 p 100 A.F.
Tablettes moussantes Volpar	45 p 100 A.F.
Ovules Rendell	38 p 100 A.F.
Ovules Genexol	20 p 100 A.F.
Mousse Emko	9,7 p 100 A.F.

Michaux et Curtes p40)

Tous ces procédés ne visent qu'à l'élimination du sperme. Une fois dénoncée la vieille croyance suivant laquelle celui-ci contient tout le produit de conception, nous pouvons les considérer comme étant, en eux-mêmes , dégagés de toute culpabilité.

PRESERVATIFS FEMININS. Ils cloisonnent les voies génitales féminines , de telle sorte que les spermatozoïdes ne puissent pénétrer dans l'utérus. Ce sont les diaphragmes, les capes cervicales, les voûtes et les vimules.

Leur utilisation exige un certain effort. Il faut d'abord faire un examen gynécologique, un test de Schiller, des frottis. S'il y a une affection , il faut d'abord la traiter . Ensuite, il faut apprendre à la patiente à repérer son col, puis à mettre en place le préservatif. Au bout de huit jours on fait une visite de contrôle. Celles-ci devront avoir lieu périodiquement.

On mettra le préservatif avant le rapport , sans oublier d'associer le spermicide. Pour diminuer la servitude de ce procédé, il est d'ailleurs bon de prendre l'habitude de poser l'obturateur tous les soirs, à l'heure de la toilette. S'il y a plusieurs coïts successifs, il faut à chaque fois rajouter du spermicide. Enfin, l'obturateur doit être lavé après usage, rincé, séché talqué, vérifié soigneusement et régulièrement.

Néanmoins, les femmes sont assez contentes de ce procédé, quoique certaines le considèrent comme choquant (M. et A. Blacque-Bélair), pp 84-85). Mais , comme tout procédé contraceptif, il est bien entendu qu'il ne peut être imposé par un seul conjoint puisqu'il ne peut considérer l'autre comme étant sa propriété, comme nous l'avons vu plus haut.

On peut donc conclure que si l'emploi d'un obturateur est ressenti, à l'intérieur du couple, comme dégradant l'amour, il doit être rejeté.

PRESERVATIF MASCULIN. C'est le condom ou "capote anglaise". Vendu dans les pharmacies, c'est un cylindre en caoutchouc ou en baudruche, destiné à recouvrir la verge en érection et à recueillir le liquide spermatique. Il doit être lubrifié sur ses deux faces. Il faut aussi parfois lubrifier la vulve et le vagin. Le mari doit se retirer avant la fin de l'érection.

On vend dans le commerce des préservatifs lubrifiés, prêts à l'usage, ce qui diminue un peu les préparatifs. Ceux-ci parasitent en effet l'acte sexuel, car ils doivent avoir lieu au moment même du rapport, alors que le préservatif féminin peut être placé deux heures avant .

Le problème éthique est le même que précédemment. C'est une question de respect mutuel qui doit être tranchée par l'homme et la femme, avec toute la liberté des enfants de Dieu.

ANTISPERMATOGENETIQUES. Ils ne sont pas encore en usage en 1968, et nous les mentionnons à part, quoiqu'ils soient assimilables, sur le plan éthique, aux spermicides et aux anti-ovulatoires. Comme les anti-ovulatoires, ils permettent de dissocier l'acte sexuel des pratiques contraceptives et lui conserver sa spontanéité. Leur intérêt est donc très grand.

Le premier groupe de ces corps vise à déprimer l'hypophyse. Il s'agit du :

mestranol	0,3 à 0,4 mg / J.
noréthynodrel	15 mg/ J.
noréthindrone	15 mg/ J.

En outre, Ig de suspension microcristalline en intramusculaire d'acétate de médroxyprogestérone suffit à inhiber la spermatogénèse pendant un an.

L'arrêt du traitement provoque un effet rebond.
Dans le deuxième groupe d'anti-spermatogénétiques se trouvent des anti-mitotiques : triéthylène-mélatine , triéthylène -phosphoramide, hexaméthylphosphoramide, myleran, natulan.

LES ANTI-OVULATOIRES. Ce terme en fait tout de suite surgir un autre : la pilule. Or, il y a plusieurs produits administrables en général per os dont l'effet - miracle est commun : empêcher l'évolution d'une grossesse sans entraîner de gêne dans la vie sexuelle, mais dont le mode d'action est très différent, et cela est important surtout d'un point de vue éthique.

En effet, et nous l'avons vu, la destruction ou la neutralisation des gamètes n'est pas un défi à la Parole de Dieu. Celle-ci interdit la destruction de l'être humain constitué "qui a ses chromosomes et tout son héritage génétique" (Sauvy) . L'antiovulatoire "ne détruit aucun être vivant, mais (neutralise) seulement des cellules génitales appartenant à un être qui reste vivant"(Sauvy). ne peut donc être condamné que par une parole humaine.

Mais l'action anti-ovulatoire n'est pas constante. Elle varie avec les produits , les doses, les modes d'administration.

C'est ainsi que l'acétate de chlormadinone, administré du 5ème au 25 ème jour du cycle à la dose de 2mg/J , bloque l'ovulation 8 fois sur 10. Mais avec 4mg/j, le blocage est total.

Le 17 alpha éthinyl 17 bêta OH delta 4 oestrène ou lynœstrénol inhibe très efficacement l'ovulation, surtout s'il est administré avec des œstrogènes. C'est d'ailleurs associé au mestranol qu'il est vendu en pharmacie.

La méthylœstrénolone permet aussi d'avoir un blocage net de l'ovulation. On peut la prendre du 5ème au 25 ème jour ou en traitement continu.

Le traitement séquentiel consiste à administrer des œstrogènes durant le début du cycle, et d'associer des progestatifs à la fin. On pense ainsi s'approcher de la réalité physiologique. On peut même donner des doses croissantes d'œstrogènes (graduate sequential therapy).

Le traitement courant sera, par exemple :

Du 5ème au 19ème jour du cycle, prendre tous les jours 1 mg d'éthinyl-œstradiol.

Du 20 ème au 24ème jour, prendre tous les jours 1 mg d'éthinyl-œstradiol et 25 mg de diméthistérone.

Or, avec un tel traitement, l'ovulation est possible dans 2,2% des cas (P. Simon). Que devient alors l'ovule ? Il pourrait être fécondé et, rarement, accomplir sa nidation. Ainsi, sur 1191 femmes totalisant 11.000 cycles, on a pu observer 3 grossesses malgré un traitement correct.

Le plus souvent, l'œuf ne nide pas, car, sous traitement hormonal, l'endomètre ne parvient pas à l'état physiologique de dentelle utérine, mais reste atrophique.

Cette action trophique sur l'endomètre se voit aussi avec les progestatifs seuls et a été étudiée au microscope électronique (M. Ancla, J de Brux, P. Simon et M. Robey, 1965) et, bien sûr, optique. La conclusion de ces travaux est que "quel que soit l'association ou le produit utilisé, il faut retenir qu'à aucune période du cycle menstruel, les images retrouvées ne rappellent un endomètre normal. En particulier, vers le 22ème jour du cycle, la muqueuse n'a jamais l'aspect d'une muqueuse normale, si favorable à la nidation. "-(P. Simon, précis de contraception, p 164).

Mais le danger, en cas d'ovulation, d'avoir une fertilisation qui transformerait la contraception stricto-sensu en contra-nidation, est atténué par un troisième phénomène : la modification de la glaire cervicale qui devient opaque, peu abondante, non filante, et oppose une barrière physicochimique à l'invasion des spermatozoïdes.

Zanartu, en 1963, a étudié, après coït, la glaire cervicale de femmes traitées par 5mg de lynestrenol et 0, 15 mg de mestranol ou 4 mg d'acetate de noréthistérone et 0, 05 mg d'éthinyl-œstradiol, ou encore 5 mg de noréthynodrel et 0, 75 mg de mestranol. A partir du 12 ème jour du cycle, on ne retrouvera aucun spermatozoïde mobile. Avant le 12ème jour, la mobilité était bien compromise.

En conclusion, on peut dire qu'il vaut mieux employer une médication dont on est sûr qu'elle sera toujours antiovulatoire, sans quoi l'on risque de passer de la contraception stricto sensu à la destruction pure et simple du produit de conception.

LES CONTRA-NIDATOIRES. Ils comprennent en grande partie des anti-oestrogènes tels le diméthylstilboestrol, le MER 25, le MRL 41, l'U. 11.100 A.

Ils peuvent agir :

- 1) Par accélération de la mobilité tubaire et utérine (diméthylstilboestrol, MER 25, MRL 41, U. 11.100 A).
- 2) Par interférence avec l'assimilation oestrogénique utérine.
- 3) Par une action antihistaminique qui peut inhiber la déci-dualisation.
- 4) Ce dernier effet peut aussi être obtenu par blocage de l'action enzymatique dépendant des oestrogènes (MER 25).
- 5) Ces produits peuvent encore provoquer une élévation de l'hormone LH, qui est lutéolytique, ce qui fait diminuer la sécrétion

de progestérone est inhibe, par ce biais, l'implantation.

On peut aussi inhiber directement la décidualisation par l'administration d'anti-histaminiques.

Enfin, l'ergocornine, dérivé de l'ergot de seigle, s'oppose à la nidation.

On a cherché à améliorer encore la simplicité et l'efficacité de la prévention des naissances en remplaçant les médications quotidiennes, prophylactiques, par la "contraception post-coïtale" ou "pilule du lendemain matin". Si, pendant 4 à 6 jours après le coït, on administre 2,5mg/J d'éthinylestradiol et 25 à 50 mg/j de stilboestrol, on inhibe l'implantation de l'œuf fécondé dans l'utérus.

Il est donc abusif de parler ici de contraception. Ce terme désigne ce qui va à l'encontre de la conception, et non de la nidation. Nous ne pouvons donc pas l'employer pour désigner une "technique par laquelle un rapport sexuel, réversiblement, ne peut conduire à l'implantation de l'œuf" (P.Simon), car ce serait accepter de couvrir, sous une étiquette rassurante, des pratiques qui vont à l'encontre de la Parole de Dieu : " Tu ne tueras pas". On ne saurait non plus accepter l'aménagement que d'aucuns, désireux de conserver au contrôle des naissances une grande souplesse d'action, en particulier dans les pays du Tiers-Monde, proposent : La vie de l'être humain ne commence pas dès la conception, mais dès la nidation. Or, ce qui fait l'individualité de chaque personne humaine, ce n'est ni son nom, ni son écologie, mais son capital génétique, absolument unique, déterminé lors de la fusion des gamètes.

ANTIZYGOTIQUES. L' ORF 3 858 ou Fenestrela a été expérimenté chez la rate. Une dose de 5 microgrammes/ Kg prise avant la nidation ou de 25 microgramme/ Kg au 5, 6 ou 10 ème jour résorbe l'embryon.

Il ne s'agit plus de contra-nidation, mais d'avortement.

LES STERILETS. Ils sont connus depuis assez longtemps, et leur principe fut même utilisé au cours des siècles par certaines peuplades. Leur regain depuis 1962 est dû à l'utilisation du polyéthylène dont la souplesse permet une introduction facile dans l'utérus. Il en existe divers modèles, en forme de spirale, de double S, de huit, d'anneau etc

Leur mode d'action est discuté. Le plus admis est l'excitation du péristaltisme des trompes. "Ainsi, l'ovule, au lieu des 72 à 80 heures qui lui sont habituellement nécessaires pour opérer sa migration du pavillon à l'utérus, se précipiterait dans la cavité utérine en 4 heures au plus après l'ovulation. Ainsi, il est inapte à la nidation d'autant plus que l'endomètre n'aura pu subir durant ce laps de temps trop court la transformation progestative nécessaire à cet effet (Simon Précis de contraception, p 207).

Les expériences de L. Mastroiani sur des guenons de *Macaca mulatta* permettent de conclure que le stérilet accélère le transit de l'ovule (Simon, op cit pp 208 à 211).

Enfin, on a observé que ces dispositifs intra-utérins diminuaient d'avantage les grossesses normales que les grossesses extra-utérines, ce qui ne devrait pas être le cas si la fécondation était inhibée. Ramkisson-Chen et Kong-Tako, sur 34 516 femmes totalisant 452 112 mois d'insertions, ont obtenu 1 137 grossesses dont 22 ectopiques. Or, normalement, la fréquence de celles-ci est de 3 à 12 pour mille seulement de l'ensemble des grossesses. Mais ce chiffre de 22 aurait tout de même été vingt fois supérieur si les femmes n'avaient pas porté de stérilet.

Les autres théories : inhibition de la dentelle utérine, de la transformation déciduale (chez les rongeurs), destruction du blastocyste ou de la morula (souris, rates et, en grande partie, lapine), infection utérine, stimulation de l'effet lutéolytique de l'utérus agissant par l'intermédiaire d'une baisse de la progestéronémie, troubles de la maturation biochimique de l'endomètre sont d'accord pour admettre que les stérilets sont des contra-nidatoires. Vont aussi dans ce sens les observations faites au microscope électronique (Simon Mancla et J de Brux).

Au reste " les spermatozoïdes sont retrouvés dans les trompes, en nombre normal et dans les délais habituels " (P. Simon, op cit p 214). On a pu signaler une inhibition de l'ovulation et de la formation du corps jaune chez les vaches sacrées de l'Inde, porteuses de stérilet. Mais ceci n'est valable que pour un petit nombre d'espèces.

L'utilisation d'un dispositif intra-utérin n'est donc pas à proprement parler une méthode contraceptive et elle équivaut à la destruction d'un être humain. Nous avons néanmoins à examiner trois cas :

Le premier est celui des femmes dont on sait que toute grossesse se terminera par un avortement thérapeutique, et chez qui toutes les ressources de la contraception strictosensu se heurtent à des contre-indications. C'est donc un cas de conscience identique à celui qui se pose dans l'avortement thérapeutique.

Dans celui-ci, la responsabilité du médecin aurait été très lourde s'il n'était pas intervenu (Faisons abstraction de la possibilité légale de confier la malade et le cas de conscience à un confrère). Mais on ne voit pas pourquoi, en intervenant, il n'assumerait pas la responsabilité morale de son intervention et refuserait de la reconnaître comme condamnable.

Absolument contraint de pécher, soit par abstention entraînant la mort de la mère, soit par intervention nécessitant la mise à mort de l'enfant, le médecin doit agir suivant la loi de l'Amour (Mt 22, 39), sans prétendre, par cette "bonne œuvre", s'attirer un mérite quelconque, mais en reconnaissant que nul homme ne peut être juste

(Jb 15,14 ; Ps 14, 3 ; Rm 3,9) sinon de la justice du Christ (1Co 1, 30) que seule la foi peut saisir (Ph 3,9), "indépendamment des œuvres de la loi" (Rm 3,28) et a fortiori des "bonnes œuvres" qui s'écarteraient de cette loi.

Le deuxième cas est celui des psychiatriques. En général elles sont exposées lors des sorties et pendant les traitements ambulatoires. Un traitement anti-ovulatoire doit être aussi réalisable qu'un traitement neuroleptique. Au besoin, tous deux pourront être surveillés au dispensaire d'hygiène mentale. Le vrai problème reste celui des déséquilibrées psychopathes et des débiles..

Si de telles femmes se trouvent désarmées devant les prédateurs sexuels, la société se doit :

- Soit d'agir sur le conjoint, s'il s'agit de femmes mariées ou vivant maritalement, et l'on peut mesurer à ce propos tout l'intérêt des antispermatogénétiques-retard.

- Soit d'assurer la protection de ces femmes , non seulement contre la grossesse, mais aussi contre des aventures sexuelles plus ou moins volontaires. C'est alors tout le problème de la prostitution et de la moralité publique qui se trouve, une fois de plus, posé.

Le dernier cas concerne le tiers-monde. Mais le stérilet n'y est pas d'application si simple que l'on dit. Si le problème des insertions est surmontable, puisqu'au " rythme de 50 à 65 insertions par jour, une équipe volante de 10 gynécologues pourrait placer plus de 150 000 appareils par an "(Michaux et Curtes , op cit p 55), le problème de la surveillance médicale , dans des pays fortement sous-médicalisés (1 médecin pour 100 000 habitants au Laos), est plus ardu. Or, celle-ci est indispensable devant les phénomènes de rejet du stérilet , d'intolérance, ou d'hémorragies parfois mortelles en l'absence de traitement. De telles considérations compliquent donc le cas de "la chamelière du désert de Gobi", qu'on escomptait ainsi résoudre.

On se demande surtout si l'on ne sous-estime pas l'intelligence des peuples pauvres à propos de la contraception. C'est pourtant à la Réunion que "l'action conjugée d'une éducation populaire et de l'établissement d'un réseau de foyers - pilotes a pu faire assimiler, même par des femmes analphabètes, la méthode thermique. Ainsi , 1 200 couples maîtrisent efficacement leur fécondité, aidés par 80 couples éducateurs qui les encadrent " (M. et A. Blacque-Bélair). Quant au coïtus interruptus, malgré ses défauts, il a l'avantage de ne rien coûter, d'être simple, de s'enseigner de bouche à oreille "comme une recette de cuisine" et il a pu, dès le 18^{ème} siècle , freiner très et même trop efficacement l'accroissement de notre population. Les avantages d'une telle méthode (qui a fait ses preuves) ne semblent pas inciter à "pécher courageusement"en faveur d'un stérilet dont l'application dans ces pays en ferait, et l'expression a été écrite en toute bonne foi, "un laboratoire pour le monde".

En attendant , certaines églises d'Afrique demandent "que les maris et les femmes soient conseillés quant à leurs responsabilités réciproques dans le mariage, y compris quant au "planning "familial" et réclament la "formation en Afrique de conseillers matrimoniaux" (Troisième conférence des églises luthériennes d'Afrique).

On peut conclure que l'indication, par les pays riches, du stérilet à l'usage des autres n'est qu'un palliatif, moins du sous-développement croissant que de la mauvaise conscience des prescripteurs. Etonnant égoïsme de cette civilisation pléthorique, qui est prête à tout en faveur du Tiers -monde, excepté au partage équitable des richesses terrestres.

L'INSEMINATION ARTIFICIELLE. Ses indications sont restreintes dans la stérilité conjugale. Cependant, dans le traitement de celle-ci, elle seule pose des problèmes d'éthique car :

- Elle heurte notre pudeur instinctive.
- Elle peut, dans certains cas, donner des enfants "adultérins" bien qu'il n'y ait pas adultère vrai.

La technique est fort simple : On recueille le sperme, puis on en instille quelques gouttes dans l'utérus, le reste étant laissé au fond du vagin.

L'introduction du sperme ne pose pas plus de problème qu'un simple toucher vaginal, pour ce qui est de la pudeur.

En revanche, sont obtenues par masturbation révolte la pudeur instinctive. Mais l'exercice de la médecine conduit à commettre beaucoup d'actions choquantes pour un esprit profane, et il importe de savoir, encore une fois, prendre comme critère la Parole de Dieu.

Celle-ci distingue bien l'impudicité de l'adultère. Lorsque Jésus désigne ce qui rend l'homme impur, il mentionne séparément les adultères (moicheiaï) et les impudicités (porneiaï) (Mt 15, 19). Paul, de même, nomme à part les impudiques (pornoi) et les adultères (moichoï) parmi ceux qui "n'hériteront pas du Royaume des Cieux" (1 Co 6, 9-10) . Quels sont ces impudiques ?

D'une part , les " fornicateurs " (Bible de Jérusalem), ceux qui fréquentent les prostituées au sens large, se livrent à la pornéia. (1 Co 6, 12-17).

D'autre part, ceux qui violent certains enseignements de la loi de Moïse . Lorsque des Pharisiens convertis demandent que les païens soient circoncis et observent la Tora, l'assemblée de Jérusalem décide qu'on leur fera seulement savoir qu'ils ont à s'abstenir de ce qui a été souillé par les idoles, de la pornéias, des chairs étouffées et du sang" (Ac 15, 5-21).

La loi de Moïse est le "commentaire des "dix paroles" de l'alliance" (Jean Rennes). Le commentaire concernant l'impudicité, imposé aux païens en plus du commandement "tu ne commettras pas d'adultère" et des neuf autres, énumère les proches dont il est interdit de "découvrir la nudité" et vise donc essentiellement l'inceste (Lv 18,6-19). Il interdit aussi l'homosexualité chez l'homme (Lv 18,22), la bestialité chez l'homme et la femme (Lv 20, 15-16).

Paul mentionne, à côté des pornoïs, ces "gens de moeurs infâmes "(Arsenokoïtaïs) qui s'opposent à la "saine doctrine" (I Tm 1, 10) et interprète l'homosexualité (masculine et féminine) qui règne chez les idolâtres comme "un juste salaire de leur égarement" (Rm 1, 24-27).

La seule indication concernant "l'épanchement séminal" volontaire ou non, est l'obligation de se laver et la déclaration d'impureté jusqu'au soir (Lv 15, 16).

On peut donc définir l'impudicité comme une faute intéressant toute relation sexuelle extérieure au mariage ainsi que le mariage incestueux. Ce qui compte est la notion de relation, quelle que soit sa nature, et la relation voyeuriste est suffisante (Lv 18,6-19) (Mt 5, 27-28). Quant à l'adultère , il est un cas particulier d'impudicité.

La masturbation n'est donc pas , en soi , un péché, quoique la culpabilité ressentie par les adolescents soit parfois telle que, pour y échapper, ils se réfugient dans des relations hétérosexuelles précoces, dont ils vantent le caractère "naturel".

Mais le problème le plus délicat est, finalement, celui du donneur de sperme. En général, c'est le mari, en cas d'impuissance ou d'asthénospermie, par exemple . Mais parfois, il n'y a pas de spermatozoïdes et il faut recourir à une tierce personne.

Il ne s'agit pas ici d'adultère, puisque celui-ci concerne l'acte sexuel, l'enfant adultérin n'étant qu'un accident surajouté. Une femme certainement stérile qui trompe son mari, commet un adultère. Le caractère monstrueux de l'adultère est qu'une personne quelconque s'approprie la chair d'un être humain (Son conjoint , Gn 2, 23-24) pour en faire sa propre chair (1 Co 6, 16), ce qui n'a pas lieu dans l'insémination artificielle.

Nous rapprocherons plutôt ce cas, pour le couple receveur, d'une adoption précoce. Il va donc sans dire que la femme ne peut solliciter une telle intervention sans l'accord de son mari.

Pour le donneur anonyme, c'est le point le plus délicat. Il aura une descendance dont il ne saura jamais l'avenir, qu'il ne pourra pas protéger ni éduquer. En somme , sa paternité sera amputée de toute responsabilité.

Mais l'ancienne coutume du lévirat pourrait apporter une solution satisfaisante, même pour le donneur. Elle était tombée en désuétude avec la généralisation de la monogamie, puisqu'il ne pouvait être question de répudier sa femme afin d'épouser la veuve de son frère. Une fécondation qui élimine à la fois l'adultère et l'inceste peut redonner de l'interêt à cette loi biblique.

EVANGILE, SOCIETE, CONTROLE DES NAISSANCES.

Si nous nous sommes livrés jusqu'à présent à une étude legaliste, essayant de rechercher ce qui est péché et ce qui ne l'est pas, c'était dans le but de clarifier un débat confus et passionné.

Mais il ne suffit pas d'adopter cette attitude de jugement pour aboutir à la justice. Si elle nous permet de ne pas utiliser nos possibilités comme des "armes de l'injustice au service du péché" (Rm 6, 13) elle ne nous met que très insuffisamment au service de la justice de Dieu.

C'est en effet peu de chose que d'offrir à un couple les possibilités techniques d'assumer une parenté responsable, alors que de multiples conditionnements extérieurs et intérieurs viendront anéantir la liberté et la responsabilité de ce même couple.

Les conditionnements extérieurs sont dus à l'influence directe du milieu sur le comportement procréateur et sont ressentis comme des gênes, des ennuis ou des frustrations. Les facteurs par lesquels une telle influence s'exerce sont très divers.

Parmi ceux-ci, on peut citer la législation qui, en France a pu freiner la baisse du taux de reproduction brute pendant l'entre-deux guerres, par rapport à d'autres pays (Sauvy, op cit p 100). Elle a certainement limité l'emploi de quelques techniques contraceptives, comme celle des préservatifs féminins. La loi Neuwirth, dont les décrets d'application viennent de paraître (3-2-1969, J.O. du 4. 2. 69) réduira de telles entraves même si l'usage de carnets à souche peut paraître, au premier abord, vexatoire. 1)

Il reste que la loi du 31 Juillet 1920 a, comme dit Sauvy, "obligé les Français à élever des enfants, sans leur donner les moyens de le faire. " On voulait bien qu'il y ait accroissement de la population, mais sans qu'il en coûtât autre chose que le vote d'une loi. Solution de facilité que l'on retrouve aujourd'hui, cette fois en faveur du malthusianisme : Aux mal-logés, les bien-logés trouvent plus avantageux de procurer des pilules que des appartements. .

1) Néanmoins, s'opposer à une réglementation sévère, de la distribution des produits contraceptifs, c'est consentir à ne pas protéger les adolescents contre la tentation de les employer, ce qui équivaut, à un âge où toute initiative de l'adulte est interprétée, à une incitation indirecte à la débauche.

Le logement et l'école ne sont pas les moindres forces de dissuasion opposées aujourd'hui à l'expansion familiale. Inutile de repeindre ici la passion des parents et des maîtres. Quant à la première force, elle mérite l'attention :

"Le ménage D a deux enfants et redoute la venue du troisième , à cause de l'exiguïté de son logement. Ce troisième enfant va entraîner une dégradation du niveau de vie et peut-être du niveau moral de la famille. Le respect de la liberté conduit à assurer à ce ménage les moyens d'éviter ce troisième enfant.

Mais ...Le ménage D serait heureux d'avoir trois enfants. Peut-on parler de liberté s'il est contraint, par les circonstances à renoncer à son projet ? "(Sauvy , op cit, p 93)

Il est absolument certain que, dans ce cas, l'agrandissement du logement devient un besoin et que son impossibilité est une frustration.Or, "si quelqu'un, jouissant des richesses du monde, voit son frère dans le besoin et lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui? " (1 Jn 3, 17) Il n'est donc pas possible de se dérober , d'autant plus que nous avons vu, à propos du geste suicide, que ce désintérêt était l'équivalent d'un meurtre.

S'il y a lieu d'autre part, de supporter soi-même l'injustice et l'indifférence d'un monde imparfait , soumis au Mauvais (1 Jn 5, 19), et dont le Prince est condamné (Jn 16, 11), suivant l'enseignement de Mt 5, 38-42 et Lc 6, 29 sur la résistance au méchant, il n'apparaît pas qu'il faille adopter une attitude semblable lorsqu'il s'agit d'autrui. Il semble qu'on soit là encore contraint de choisir entre une action plus ou moins violente et une abstention coupable, qui sera de plus considérée par le monde comme une complicité : "Quand il s'agit de l'autre et de son intérêt, tu agis selon l'amour et ne souffres pas qu'il lui soit fait aucune injustice ." (Luther, OE IV , p 24) .

Quoiqu'il en soit , il faudra toujours rappeler aux autorités (lesquelles, d'ailleurs, en démocratie, agissent au nom de tous les citoyens, et donc sous la responsabilité de chacun) qu'elles sont au service de Dieu pour favoriser la justice (Rm 13). Or, et nous nous référons encore à Sauvy (Les 4 roues de la fortune), la justice serait de ne pas sacrifier les logements et l'école à l'industrie automobile. C'est ainsi que, contrairement à une propagande bien faite, "De 1957 à 1967, les taxes sur l'automobile (vignette et essence) n'ont à peu près pas bougé, bien que les prix aient augmenté de 60% et que le revenu d'un français ait plus que doublé... Par contre, les impôts sur le logement ont fortement augmenté... L'augmentation des taxes sur le logement s'est récemment accélérée, les villes devant acquitter les frais croissants de la circulation. " (pp 63-64).

C'est ainsi que dans le investissements du budget de Paris en 1968, la voirie figure pour 39% et l'équipement sanitaire et social pour 17% ; "(p 170) et que "le boulevard périphérique coûte plus de 45.000F au mètre, le prix d'un logement "(p181) . Enfin , " de 1957 à 1967 , les investissements ont été portés de 1 à 4 pour l'éducation des jeunes français et de 1 à 21 pour les autoroutes." (p 211).

Où se trouve l'injustice ? C'est la moitié supérieure de la population qui dirige en fait le pays. Elle est la mieux logée et veut bien rouler. La moitié inférieure de la population, la plus mal logée, payera des impôts pour des autoroutes qui, en grande partie, ne sont pas pour elle.

L'insuffisance du salaire ou des revenus met tout aussi souvent les ménages dans des casennuyeux. Tel est celui, rapporté par Simon, de la jeune mariée qui désire un enfant mais, vues les circonstances financières, ne trouve pas cela "raisonnable". Elle a alors tendance à pratiquer une contraception plus ou moins approximative, lui conférant ainsi une valeur ordalique.

Bien souvent, la situation financière a été aggravée par le désir d'économiser en vue de l'achat d'une automobile ou de tel appareil ménager, à moins qu'on se soit endetté par leur acquisition à crédit. Ceci touche aux conditionnements intérieurs puisqu'il entre , dans la notion d'insuffisance des revenus, la notion d'utilisation de ceux-ci. Un homme du tiers-monde ne comprendrait pas pourquoi tel couple français, avec un niveau de vie dix fois plus élevé que le sien, déclarerait gagner insuffisamment pour élever un enfant.

Il reste qu'un ménage d'ouvriers voit, à partir de deux enfants, son niveau de vie ramené à 49% (Sauvy). Cette pénalisation de fait justifierait un réajustement des allocations familiales et une majoration de l'indemnité de salaire unique.

Quant aux conditionnements intérieurs, ils sont dus à l'influence du milieu sur le psychisme des couples, et agissent indirectement sur le comportement procréateur en lui donnant l'illusion de la liberté et de la responsabilité.

Nous avons parlé de ces ménages qui ne peuvent envisager une naissance parce qu'ils ont "sur le dos " de nombreux achats à crédit, dont le montant dépasse bien souvent leurs possibilités financières.

Actuellement , chacun sait que la publicité outrepassé très largement sa mission d'information. Sur les murs du métro, le long des routes, à la télévision, elle propose aux plus modestes salaires des dépenses de luxe : voitures, téléviseurs, vacances au loin, pour les plus importantes. Le but recherché est d'entretenir un complexe de frustration et d'échec chez quiconque n'a pas encore cédé à de telles sollicitations.

Telle affiche d'une firme X vente sa production par ces mots :
"Le privilège de quelques uns. " Ainsi est entretenue la tentation
d'échapper à sa condition modeste par l'achat d'objets de prestige.

Le deuxième conditionnement dont nous voudrions parler est le fait de ce que nous appellerons la propagande anti-conjugale. Alors que la loi Neuwirth prévoit de punir la propagande anti-nataliste, elle semble ignorer que la naissance doit être suivie de l'éducation de l'enfant au sein d'une famille unie. Or, de nos jours, on voit se déchaîner une propagande intense, plus ou moins volontaire, plus ou moins franchement exprimée, non pas contre la forme du mariage, mais contre son contenu.

La publicité donnée par une certaine presse aux mœurs des acteurs, chanteurs et autres célébrités, le caractère provocateur de certaines publicités commerciales, l'inspiration de nombreuses chansons débitées largement par la télévision, la radio, l'industrie du disque, l'instinct voyeuriste auquel fait appel une grande quantité de films et de magazines illustrés, autant d'appels à l'impudicité et à la dévaluation de la sexualité, constituant une véritable propagande anti-conjugale et compromettant l'éducation de la jeunesse.

CONCLUSIONS. Nous pouvons conclure cette étude en remarquant d'abord que, particulièrement à propos du problème de la régulation des naissances, notre éthique occidentale pense beaucoup trop en termes de culpabilisation-déculpabilisation, alors que l'éthique évangélique s'appuie sur le triple enseignement biblique : liberté, responsabilité, prédestination. Elle est l'éthique d'un homme pardonné et sauvé.

1) Le contrôle des naissances n'est pas seulement un droit, c'est une responsabilité, tant envers le conjoint qu'envers la famille et la société.

2) Le contrôle des naissances ne permet pas la mise en œuvre de n'importe quels moyens, mais seulement de ceux qui ne détruisent pas la vie humaine.

3) Le contrôle des naissances n'est pas seulement une affaire privée. Elle concerne la société et l'Etat qui doivent favoriser la maternité et l'éducation des enfants, assurer la juste répartition des salaires et des impôts, protéger le mariage et la famille, lutter contre l'affairisme excessif de certains hommes d'argent.

4) L'enseignement des commandements "Tu ne commettras pas d'adultère" et "Tu ne tueras pas" aux adolescents doit largement tenir compte des problèmes posés par le contrôle des naissances.

APPENDICE ET CONCLUSIONS.

Il ne nous serait pas possible de développer d'autres questions d'éthique médicale sans nous répéter plusieurs fois. C'est ainsi que l'alcoolisme et les toxicomanies appellent les mêmes commentaires que le geste suicide, en particulier quant à l'ensevelissement du "vieil homme" et la vie nouvelle avec Christ. L'euthanasie, qu'elle revête la forme d'un homicide, d'un infanticide, ou d'un avortement, se heurte à la même notion de péché que certains moyens de contrôle des naissances et sa mise en œuvre, comme celle de ces derniers, quand bien même elle aurait pour but d'accomplir la loi de l'Amour, ne saurait entraîner un mérite quelconque ou même une justification.

Mais, quelle que soit l'attitude de l'individu, toutes ces questions font ressortir l'énorme responsabilité, non seulement de l'Etat et des institutions comme l'Eglise ou l'Université, mais encore de tout homme à l'égard de son prochain.

Si une telle responsabilité n'est pas assumée, en particulier à l'égard des infirmes, des désespérés, des alcooliques, des mallogés, la Cité s'entendra dire : "Voici quel fut le crime de Sodome, ta sœur... elle n'a pas secouru le pauvre et le malheureux" (Ez 16, 49) et tout homme : "Ce que vous n'avez pas fait à l'un de ces plus petits, c'est à moi que vous ne l'avez pas fait" (Mt 25, 45);

Nous avons voulu montrer, par ce travail, qu'une éthique de la médecine ne saurait trouver de bases solides dans une tradition hippocratique trop lointaine, placée de son temps sous l'invocation d'Apollon et d'Hygie, et que menace la marée montante des éthiques matérialistes. La base solide, aujourd'hui, ne peut être trouvée que dans la parole d'un Dieu vivant.

Mais les enseignements moraux de l'ancien et du nouveau testament ne sont pas autre chose qu'un bienfait de Dieu. Ils ne sont pas l'évangile. Celui-ci est la proclamation "à toute créature" de la grâce et du salut acquis une fois pour toutes sur la croix de Golgotha et de la vie nouvelle inaugurée, le matin de Pâques, mais aussi ici et maintenant, par la résurrection de Jésus.

Cet évangile, tu le connais seulement, écrit Luther, "quand retentit la voix disant que le Christ t'appartient en propre, avec sa vie, sa doctrine, ses œuvres, sa mort, sa résurrection et tout ce qu'il est, tout ce qu'il possède, tout ce qu'il fait et peut faire" (OEIII p 260). Nous avons voulu montrer que dans nombreux cas devant lesquels la médecine et l'aide sociale sont impuissantes, lui seul peut transformer et sauver.

Mais on doit encore ajouter que cette étude, ni des études semblables, ni même toute la Parole de Dieu, ne peuvent servir de "conduite à tenir" au médecin praticien. Nous avons voulu montrer que, dans sa rencontre avec les problèmes moraux et spirituels du malade, il ne pourra trouver de solution qu'en se mettant, non pas à l'écoute, mais à la disposition de cette Parole, c'est à dire en acceptant la mainmise de Jésus-Christ sur son existence.

Vu , le Président :

Pour le Doyen,

L'assesseur :

Léon DEROBERT.

Daniel BARJETON.

Vu et permis d'imprimer, le recteur de l'Académie de PARIS.

BIBLIOGRAPHIE.

1) BUTS ET METHODES.

- BARTH (K) .
Introduction à la théologie évangélique, Labor et Fides, 1962.
- CULLMANN (O).
Le nouveau testament, P.U.F., "Que sais-je?", 1966.
- JACOB (E).
L'ancien testament, P.U.F., "Que sais-je ? ", 1967.
- LUTHER (M).
Préface au nouveau testament, OE III pp 257-262.
- MEHL (R).
La théologie protestante, P.U.F., "Que sais-je?", 1966.
- MICHAELI (F).
L'ancien testament et l'église chrétienne d'aujourd'hui, Delachaux et Niestlé, 1957.

2) LE GESTE SUICIDE.

- ASMUSSEN (C).
L'athéisme contemporain en France, Positions Luthériennes N°3, Juillet 1967.
- BENOIT (J.C.).
Suicide. Tentatives et conduites suicidaires : études statistiques, psychologiques et prophylactiques récentes, Presse médicale 74 pp 1333-8 , 21 Mai 1966.
- BONNARD (P).
Articles "Résurrection" et "Salut, N-T", in Vocabulaire biblique, Delachaux et Niestlé, 1964.
- BURNIER (J).
Article "Vie, N-T", même référence.
- CASABON (S).
Tentatives de suicide, Thèse Bordeaux, 1964.
- CORNEILLE (P).
Polyeucte.
- CULLMANN (O).
Immortalité de l'âme ou résurrection des morts, Delachaux et Niestlé, 1959.
- DANIELOU (J) .
Platonisme et théologie mystique. Doctrine spirituelle de St Grégoire de Nysse, PP 46-83, Aubier , 1944.

- DEROBERT (L) et HADENGUE (A).
 Considérations sur l'évolution statistique actuelle du suicide en France, Annales de médecine légale, pp 179-183, 1948.
- DEROBERT (L) HADENGUE (A) PROTEAU (J) et SCHAUB (S).
 Doit-on supprimer la tour Eiffel ? Annales de médecine légale 44, pp 115-9, Janvier-Février 1965
- DEROBERT (L) HADENGUE (A) PROTEAU (J) et SCHAUB (S).
 Suicide en milieu médical, même référence .
- FULLY (G) HIVERT (P.E.) SCHAUB (S).
 Suicide en milieu carcéral (183 cas) Annales de médecine légale 44, pp 108-15, Janvier-Février 1965.
- HAIM (A).
 Les suicides d'adolescents, La revue de médecine, pp 547-56, Mai 1964.
- HOCHMANN (J) BUFFARD (S) VEDRINNE (J) COLIN (M).
 Premières réflexions sur une expérience de psychothérapie des suicidants, Annales de médecine légale 45, pp 80-92, Janvier-Février 1965.
- JEAUNEAU (E).
 La philosophie médiévale, P.U.F., "Que sais-je ?", 1963.
- JOLIVET (R).
 Saint Augustin et le néoplatonisme chrétien, Denoël et Steele, 1937.
- KALTENMARK (J).
 La prédication de Pâques, Positions Luthériennes, N° 3, Juillet 1967.
- KIRN (O).
 Article "suicide" in The New Schaff-Herzog encyclopedia of religious knowledge, Funk and Wagnalls, 1911.
- LE MOAL (P).
 Suicide, chantage au suicide chez l'enfant et l'adolescent, Thèse Paris, 1944.
- LODS (M).
 Communion des saints et prière des saints, Positions luthériennes, N° 1, Janvier 1967.
- LUTHER (M).
 - . Les sept psaumes de la pénitence, OE I, pp 15-91.
 - . De la liberté chrétienne, OE II pp 275-306.
 - . Du serf-arbitre, OE V, pp 23-236.
 - . A-t-on le droit de fuir devant la mort ? OE V, pp 243-58.
 - . Le grand catéchisme, explication du commandement ; Tu ne tueras pas, OE VII, pp 61-64.
 - . Propos de table sur le suicide : Tischreden I, 222; II, 1413, 25 V, 5829, 6089 ; Luther's werke, Weimar 1921.
 - . Selbstmorder in Hamburg und Basel III, 2845, même référence.

. Mord und selbstmord des Christoph Baumgarten in Basel, VI, 6933, même référence .

- MICHAELI (F).

Article "Vie A-T" et "Salut A-T" in Vocabulaire biblique, op.cit.

- MICHEL (A).

Article "suicide" in Dictionnaire de théologie catholique, tome 14, Letouzey et Ané, 1941.

- MENOUD (Ph).

Le sort des trépassés, Delachaux et Niestlé , 1966.

- MONNEROT-DUMAINE.

Suicide. Prévention par service téléphonique, Presse Médicale 74 p 898, 2 Avril 1966.

- ORAISON (M).

La mort... et puis après, Fayard, "le signe", 1968.

- PEQUINOT(H) et DE PAILLERETS (F).

328 tentatives de suicide observées dans un service de médecine générale, semaine des Hôpitaux pp 2962-70 , N° 51, 8 Décembre 1965.

- PIEDELIEVRE et GAULTIER.

Analyse de la séance du 8Mars 1948 de la société de médecine légale de France, Annales de médecine psychologique, tome 2, 364,1948.

- PLATON.

Phédon.

- SAULNIER (J).

La tentative de suicide, Sa prévention et sa post-cure, Revue du Praticien XV pp 3959-68, 21 Novembre 1965.

- SCHNEIDER (P. B.).

La tentative de suicide, Etude statistique, clinique, psychologique et catamnestique, Delachaux et Niestlé, 1954.

- SIMON (M).

Les premiers chrétiens, P.U.F. "Que sais-je ?", 1967.

- TERTULLIEN .

De anima.

- VON ALLMEN (J.J.)

Article "mort" in Vocabulaire Biblique, op. cit.

3) LE CONTROLE DES NAISSANCES.

- ABRAHAM (G).
Sexologie clinique, Doin, 1967.
- BAUDET (J.H.).
La contraception chimique, Presse médicale N° 27, pp 1341-48, 196.
- BAUDET (J.H.).
La contraception mécanique, Presse médicale N° 30, pp 1527-9, 1968
- BEURTON (D) et CHAPUIS (Y).
Grossesse extra-utérine chez une femme portant un stérilet, Presse médicale 76 p125, 20 Janvier 1968.
- BIELER (A).
L'homme et la femme dans la morale calviniste, Labor et Fides 1963
- BLACQUE-BELAIR (Met A).
La contraception , problème médical et humain, Maloine 1966.
- BLANC (R).
Eglise et état, Positions Luthériennes N°3, Juillet 1968.
- BOIS (C).
Article "mariage" in Encyclopédie des sciences religieuses Lichtenberger, Paris, 1880.
- CHALIER (A).
La stérilité conjugale, chapitre sur l'insémination artificielle pp 167-76, L'expansion, 1953.
- COUFFY (J).
Quelques aspects médico-sociaux de l'avortement criminel, Thèse, Paris , 1952.
- DESHAIES (G).
Avortement et stérilisation en psychiâtrie. Presse médicale 68Pp87-9 , 16 Janvier 1960.
- DOURLLEN-ROLLIER (A.M.).
La vérité sur l'avortement, Maloine, 1963.
- DUMAS (A).
Le contrôle des naissances, opinions protestantes, Les Bergers et les Mages, 1965.
- GREINER (A).
Deux livres norvégiens sur l'éthique chrétienne, Positions Luthériennes N°1, Janvier 1967.
- KORNPORST (L).
La loi Neuwirth, Presse médicale 76, pp 225-30 , 27 Janvier 1968.
- LACOSTE (Y).
Les pays sous-développés, P.U.F., "Que sais-je?", 1966.

- LAUNAY (C) et WOLF (A).
Les troubles sexuels de l'adolescence, Revue du Praticien XVI Pp 1811-22, 1 Mai 1966.
 - LUTHER (M).
 .De la vie conjugale, OE III pp 225-51.
 .De l'autorité temporelle , OE IV pp 13-50.
 .Aux magistrats de toutes les villes allemandes pour les inviter à ouvrir et à entretenir des écoles chrétiennes, OE IV, pp 95-118.
 .Prédication prononcée dans l'église du château à Weimar (sur l'autorité temporelle), OE IX, pp 117-26.
 .Prédication sur le devoir d'envoyer les enfants à l'école, OE IX , pp 157-196.
 .Prédication pour le mariage de Caspar Cruciger, OE IX, pp 257-69.
 - MEDICAL JOURNAL OF AUSTRALIA (The).
Abortion. Some ethical and legal aspects. 2 Mars 1968.
 - MEHL- KOEHNLEIN (H).
Article "Femme" in Vocabulaire biblique, Delachaux et Niestlé, 1964.
 - MICHAUX (P)
Rapport présenté au XXXI ème congrès international de langue française de médecine légale et de médecine sociale, avec la collaboration du Dr Curtes, Montpellier 1966.
 - PAUL VI.
Humanae vitae, Editions du Centurion , 1968.
 - RENNES (J).
Le Deutéronome, Labor et Fides, 1967.
 - SAUVY (A).
 .La prévention des naissances, P.U.F. , "Que sais-je ?", 1961.
 .Les quatres roues de la fortune, Flammarion , 1968.
 - SIMON (P).
Précis de contraception, Masson, 1968.
 - THELIN (M.H.).
Rapport présenté au XXXIème congrès international de langue française de médecine légale et de médecine sociale, Montpellier , 1966.
 - TROISIEME CONFERENCE DES EGLISES LUTHERIENNES D'AFRIQUE.
pp 42 à 46 et p 71 , Positions luthériennes N°1, Janvier 1966.
 - VON ALLMEN (J.J.).
 .Article "Famille" in Vocabulaire biblique, op. cit.
 .Article "Mariage", in Vocabulaire biblique op. cit.
-

